Rodrigo

Sanfy Burbot

SMRS
2047
BB G-533

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/sophiearnouldda00gonc

SOPHIE ARNOULD

Les Éditeurs de cet Ouvrage se réservent le droit de le faire traduire dans toutes les langues. Ils poursuivront, en vertu des Lois, Décrets et Traités internationaux, toutes contrefaçons et toutes traductions faites au mépris de leurs droits.

Toutes les formalités prescrites par les traités ont été remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu des conventions littéraires.

ALENÇON — Imprimerie de POULET-MALASSIS ET DE BROISE

SOPHIE ARNOULD

D'APRÈS

SA CORRESPONDANCE

ET

SES MÉMOIRES INÉDITS

PAR

MM. EDMOND ET JULES DE GONCOURT

PARIS
POULET-MALASSIS ET DE BROISE
LIBRAIRES-ÉDITEURS
4, rue de Buci.

1857

PRÉFACE.

—

Nous achetâmes, il y a environ deux ans, chez M. Charavay, une liasse de papiers, ne sachant guère ce que nous achetions. Il y avait dans cette liasse, pêle-mêle, des documents, des notes, des extraits, des fragments; l'ébauche d'une étude sur Sophie Arnould, des mémoires inachevés de Sophie attribués par le manuscrit à Sophie elle-même, enfin des copies de lettres de Sophie.

Une lecture attentive de ces dernières amena la conviction dans notre esprit : ces lettres étaient incontestablement de Sophie; mais si nous n'avions pas de doute, le public avait le

avec un accent de vérité incontestable les récits déjà publiés.

Il fallait encore apporter à cette étude l'intérêt de tous les documents autographes que la bonne volonté des amateurs pouvait mettre à notre disposition. Nous avons réussi, et nous remercions M. le marquis de Flers, M. Chambry, M. Boutron, M. Fossé d'Arcosse, etc., de nous avoir donné, d'avoir donné au public les restes et les reliques de ce rare et charmant esprit.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT.

Paris, 12 janvier 1857.

I.

Ce sont de rares créatures, et semées dans le temps à de longs intervalles, ces femmes qui, vivantes, sont le scandale d'un siècle, et mortes, son sourire. Un grand homme semble moins coûter au faiseur de créatures qu'une courtisane. L'Histoire a vécu six mille ans : devant elle ont passé des armées de héros, de capitaines, de rois, de sages ; à peine a-t-elle compté dix muses de l'Amour, de Vénus et de la Fortune. C'est qu'il leur faut, à ces enfants gâtés du souvenir des peuples, une liberté si belle du corps et de l'esprit, tant et de si singuliers enchantements, une telle immortalité de la jeunesse, et ce don, et ce pardon : le charme ! Cherchez parmi ce troupeau des viles amoureuses, parmi ce peuple de Plangones et de Polyarchis ; combien en trouverez-vous qui se soient survécu, et

dont les hommes aient gardé la mémoire comme un parfum du Plaisir? Combien, qui n'aient eu besoin, pour faire grâcier leur ombre, que de faire tomber leurs voiles? Combien, dont le baiser ait laissé autant de bruit que la Gloire? Combien sont-elles qui aient été les favorites d'un siècle de Périclès, de Léon X ou de Louis XIV? — qui aient été Aspasie, Impéria ou Ninon?

Ces femmes, ces médailles de la Grâce, méritent l'étude. Elles sont toute leur patrie et tout leur temps. Elles avouent l'humanité toute entière d'Athènes, de Rome ou de Paris. Elles sont l'aimable et la franche confession des mœurs et des idées. Elles sont l'esprit, l'âme et la vie nus de la génération qu'elles enivrent.

Voici l'une, la dernière venue, la dernière peut-être, la sœur cadette de Ninon, la seule courtisane de l'âge d'or des filles : Sophie Arnould.

—

II.

Sophie Arnould naquit le 14 février 1744, rue des Fossés-Saint-Germain-l'Auxerrois, dans la chambre où fut tué l'amiral Coligny (1). Le hasard aime les antithèses.

Ses parents étaient de bonne bourgeoisie, gens de négoce, frottés de monde et de bonnes façons, aisés, se plaisant au bien-vivre, honorant le travail et la fortune honnête. Son père était de cette grande famille d'esprits sains, pratiques, formés et élevés par le labeur de la vie, qui allait être le Tiers-Etat. Il avait un gros bon sens, calme, assis et serein, à

(1) Une lettre de Sophie publiée par un journal en 1776 parle de cette fortune de son berceau comme de la seule illustration de sa naissance. Rencontre presque aussi singulière! Avant que Sophie naquit dans cette chambre historique, cette chambre était l'atelier de Vanloo.

la façon des personnages raisonnables de Molière ; et doué d'un assez grand orgueil pour ne rougir ni de lui ni des siens, il laissait se faire les anoblissements tout autour de lui, en riant des anoblis sans les envier. Pourtant, au logis, c'était le pot-au-lait de Perrette : atteindre les trente mille livres de rente, laisser le commerce, acheter une charge de trésorier de France, ou se faire admettre à l'échevinage de Paris; attraper la noblesse, c'était le rêve caressé et poursuivi de la compagne du bonhomme. — « Bah ! répliquait le marchand à sa femme, nous avons des parents dans le commerce, dans l'agriculture ; mon nouvel emploi nous anoblira, je le veux ; anoblira-t-il nos deux familles ? » et pensant aux bonnes fêtes du foyer, il ajoutait : « Adieu pour toujours dès ce moment les visites du jour de l'an et les quatre repas des fêtes annuelles ! »

Mme Arnould n'avait point cette sagesse. Née à Blois dans cette jolie petite ville où Catherine de Médicis a laissé comme une odeur de cour, comme un air de Paris, Mme Arnould, à peine parisienne, s'était lancée dans le grand monde. De son pays un petit ton provincial lui était resté, mais son esprit avait de l'oreille ; elle se tut, écouta, travailla, et sortit de cette retraite, une parfaitement aimable femme, parlant beaucoup et bien, et agréablement, digne de la causerie de tous. Elle aimait les sociétés, le choc des mots et des idées, le bruit des grands

hommes. Elle voyait les académiciens des trois académies. Elle courait le monde des philosophes. Voltaire était de ses amis ; Fontenelle lui apportait, quelques jours avant de mourir, le manuscrit d'une tragédie de Corneille ; Diderot et d'Alembert s'asseyaient à sa table ; et le mari couché, ses comptes faits, — M. Arnould s'endormait de bonne heure, — c'était entre la mère de Sophie Arnould et les Encelades de l'Encyclopédie les plus belles querelles de la terre sur Dieu et le monde.

Sophie grandit à côté de ses sœurs et d'un frère mobile, ardent, prêt à tout, de projets en projets, de vocation en vocation, de la plume à l'épée, de l'aune au petit collet et du petit collet au pinceau promenant son ambition errante. Elle fut gâtée, caressée, pomponnée. A peine sevrée, elle eut sur sa petite personne des vêtements de soie, des colliers de marcassite, des fleurs dans les cheveux. Mais quoi ? ne fallait-il point une fille ainsi accommodée à une bourgeoise qui avait l'honneur d'avoir demi-heure à sa porte le grand carrosse et les grands laquais dorés d'une vieille connaissance : Monseigneur le cardinal de Bernis !

Quand la bambine eut quatre ou cinq ans, Mme la princesse de Modène, femme séparée de M. le prince de Conti, s'en amouracha. Mme de Conti était désœuvrée, ennuyée : elle demanda la petite Sophie à sa mère ; et la petite Sophie devint l'amusement

et le joujou de cette grande dame sans mari, sans amant, sans enfants, sans emploi. Mme de Conti traitait l'enfant comme un petit animal de compagnie, gentil et drôle, bruyant et riant, une machine au gai tapage qui l'empêchait de compter les heures lentes de ses longues journées. Elle la mettait au clavecin, tantôt la jetait sur ses genoux, tantôt l'emportait dans son carrosse, tantôt l'asseyait au salon et lui faisait divertir l'assemblée, ou tout-à-coup la poussait dans l'antichambre à regarder bâiller ses laquais; en sorte que Mme Arnould rappela peu à peu sa fille auprès d'elle, et l'enleva à ces caprices et à ces inégalités.

Rien ne fut négligé pour l'éducation de Sophie. Rien ne fut perdu par elle. A dix ans, elle parlait, dit-elle, couramment le latin, l'anglais et l'italien. A dix ans, elle savait chanter. Comme le temps de sa première communion approchait, elle fut mise au couvent des Ursulines de Saint-Denis dont la supérieure était la compatriote et l'amie de sa mère. Là, sa voix fit merveille. La cour et la ville accoururent à une fête de saint Augustin pour l'entendre; et peut-être que si l'enfant fut resté à Saint-Denis, les ténèbres de Saint-Denis auraient fait déserter les ténèbres de Longchamps. Voltaire, du fond de Ferney, écrivit à la petite Arnould sur ses succès de chanteuse et sa première communion une épître si piquante, que Mme Arnould la jeta sur l'heure au feu sans en per-

mettre une copie à M. le duc de Nivernais qui la priait à deux genoux.

Au sortir de Saint-Denis, Sophie rentra définitivement chez Mme de Conti, à son grand hôtel de Conti. Elle eut les meilleurs maîtres et les plus célèbres précepteurs d'harmonie. Balbatre avait la bonté sans exemple de venir régler son clavecin. Jéliote, lui-même, Jéliote! daignait chanter avec elle. Elle croissait en grâces, en agréments, en talents. Mme de Conti avait gardé ses habitudes italiennes. De temps en temps, elle allait faire des retraites dans un des quatre couvents qu'elle aimait. Son choix tomba cette fois sur Panthémont qui était dans son voisinage. Arrivée à Panthémont, Mme de Conti trouve le couvent en consternation : la religieuse qui doit chanter les Ténèbres est tombée soudainement malade. Mme de Conti propose sa petite protégée pour la remplacer. L'abbesse accepte la doublure. L'office commence — c'était le mercredi saint — la jeune fille se hasarde, s'enhardit, ravit les cœurs et les oreilles. Le lendemain au matin, l'église de Panthémont fut pleine. Quand Sophie eut fini, ce fut un murmure d'enchantement. Le vendredi l'église était prise d'assaut, et plus de deux cents carrosses étaient renvoyés. Ce fut le *Miserere* de Lalande qui sortit ce jour-là de la bouche de Sophie, et chanté sur un si grand ton de plainte et avec une telle harmonie gémissante, que la chanteuse ne fut applaudie que par des larmes.

III.

Ce fut un succès, ce début improvisé; ce fut la nouvelle et l'évènement, l'occupation du jour et du lendemain, le bruit et la causerie du monde. Imaginez tout le faubourg Saint-Germain allant se faire inscrire chez la maîtresse de cette fée, de cet ange, de cette voix, de cette âme ; Paris heureux et amoureux comme s'il avait trouvé une nouvelle mode ; Mme de Conti toute fière d'avoir couvé cette petite gloire ; la cour même émue des applaudissements de la ville ; bien plus, la reine, — cette reine retirée dans un petit monde d'amitiés, et qui ne regardait guère au dehors pour n'être point dérangée de son bonheur ni de sa patience, — la reine curieuse ! Marie Leckzinska demandant à voir Sophie !

Mme de Conti fait atteler en gala, met ce jour-là

Sophie à la bonne place à côté d'elle ; et grande livrée, et beaux chevaux de brûler la route de Versailles en gens qui savent mener le caprice d'une reine, tandis que la princesse, moitié tendre, moitié amère, dit se penchant sur la petite : — A cause de vous, l'on se ressouvient de moi ! — On descend ; puis on monte. Sa Majesté arrive, l'air riant ; baise la petite au front avec un : — Elle est, en vérité, bien jolie ! — lui permet de s'asseoir, lui fait apporter deux ou trois cahiers de musique, et l'encourage à choisir et à n'avoir point peur. Sophie entama bravement un morceau de bravoure dans le salon sonore; et le morceau n'était pas fini que la reine, qui était musicienne, disait à Mme de Conti : — Je la veux pour moi, ma cousine, vous me la donnerez. — Dans un des cabinets de la garde-robe des sirops furent apportés ; la reine caressa Sophie de paroles, et la quitta en lui donnant un petit soufflet d'amitié avec son éventail.

Mais il y avait une autre reine de France : Mme de Pompadour. Celle-ci s'ennuyait avec elle-même, et se fuyait. Elle aimait la musique pour son bruit, la jeunesse pour son rire, le succès pour sa nouveauté. Le lendemain de l'entrevue avec la reine, la femme de chambre de Mme de Pompadour, Mme du Hausset, apportait à Mme de Conti une lettre où Mme de Pompadour la priait, comme elle savait prier la plume en main, de lui *prêter* sa petite chanteuse jusques

au soir. Mme de Conti pensa faire atteler sur-le-champ ; mais ce qu'on appelait alors « les grandes convenances » lui vinrent bientôt à l'esprit. Ce fut une lutte entre la honte de manquer à la reine et la crainte de blesser la favorite. Au bout de la lutte, Mme de Conti envoya chercher Mme Arnould, et la chargea d'aller présenter, de sa part, sa fille à Mme de Pompadour. Mme Arnould écrasa Sophie de ses bijoux et partit. Mme de Pompadour traversait son grand salon lorsque Mme et Mlle Arnould entrèrent. Elle s'arrêta, regarda et dit : — La mère et la fille sont le portrait l'une de l'autre ; la mère a plus d'élévation dans la taille, la fille plus d'aventure et de roman dans le regard. Puis doucement : — Je vais chez le roi pour deux minutes ; attendez-moi dans cette galerie, et ne vous montrez à qui que ce soit. Il y avait dans la galerie deux clavecins magnifiques dont l'un était couvert de peintures de Boucher, et posées çà et là sur les meubles, des mandolines, des guitares et des harpes dorées. Sophie alla vers le clavecin où jouaient les rondes d'amour peintes, et laissant sa petite main courir sur le clavier, elle s'amusait de quelques *folies* qnand Mme de Pompadour, lui tirant l'oreille : — Ma chère enfant, le bon Dieu vous a faite pour le théâtre ; vous êtes née délibérée comme il y faut être : vous ne tremblerez pas devant le public. Et l'on passa dans la chambre de la marquise. Le lit était un trône drapé vert et

or, frangé d'or, dont le dais à colonnes posait sur une balustrade marbre et or, formant demi cercle, comme chez la reine, et dans le grand appartement du roi. Sophie s'assit au pupitre de Mme de Pompadour et chanta. Mme de Pompadour fut étonnée et enchantée, lui demanda le nom de ses maîtres ; puis, quand les noms furent dits, elle resta triste : ces maîtres, c'étaient les maîtres qu'avaient eus à Paris sa fille Alexandrine qu'elle venait de perdre ! Puis Mme de Pompadour les mena toutes deux dans un cabinet où elles entendirent chanter un rossignol. Comme elles s'émerveillaient : — Ma chère enfant, il est à vous, — dit-elle à Sophie en lui tendant une clef, — si vous êtes assez leste pour l'attraper. — Ce ramage, cette chanson, ce printemps chantant, ce n'était que rouages et ressorts ! M. de Maurepas venait peut-être d'être pris à ce rossignol quand il disait de la marquise : « Elle a un génie extraordinaire pour la politique et les joujoux. » L'entretien sautait de sujets en sujets, changeant de ton, Mme de Pompadour répétant jusqu'à trois fois : — Au premier jour on dira de moi : Feu Madame de Pompadour ou la pauvre marquise ! — un moment se rapprochant de la mère, et lui disant à mi-voix : — Si la reine vous demandait votre fille pour la musique de sa chambre, n'ayez pas l'imprudence d'y souscrire. Le roi vient de temps en temps à ces petits concerts de famille ; et alors au lieu d'avoir donné

cette enfant à la reine, vous en auriez fait présent au roi ! Puis ayant regardé les lignes du front et de la main de la petite, — Mme de Pompadour était femme et croyait à ces choses, — elle lui dit gravement : — Vous ferez une charmante princesse.

—

IV.

A quelques jours de ces visites, Mme Arnould recevait de Versailles un beau paquet aux armes du roi : messieurs les gentilshommes de la chambre la rendaient informée que la reine venait d'admettre sa fille dans sa musique particulière, et que la surintendance de sa maison lui en envoyait le brevet officiel. Dans le même paquet, et sous la même enveloppe, était la nomination de Mme Arnould à une des places de demoiselle de la musique de la chambre de la reine, aux mêmes appointements et honoraires que sa fille : cent louis. Bientôt second paquet de messieurs les gentilshommes de la chambre. Celui-ci était une lettre de cachet par laquelle Sophie était attachée, par ordre exprès du roi, à la musique de Sa Majesté, et particulièrement à son théâtre de l'Opéra. Sur cela, Mme Arnould fondit en larmes,

et courut chez Mme de Conti demander main-forte contre le trop de bien que le roi voulait à sa fille. Mme de Conti prit Sophie, et tombant chez son amie l'abbesse de Panthémont : — Je vous amène, lui dit-elle, cette jeune personne dont messieurs les gentilshommes de la chambre veulent faire une actrice, chose que je ne veux pas; cachez-la moi bien soigneusement dans un joli recoin de votre monastère, en attendant que je puisse parler au roi. Ce à quoi l'abbesse répondit : — Princesse, on peut se sauver dans tous les états ; je n'irai point faire ce chagrin au roi, qui m'a donné mon abbaye. Voyez l'abbesse de Saint-Antoine ou celle du Val-de-Grâce; peut-être seront-elles, à cet égard, plus courageuses que moi. Mme de Conti courut, sans désemparer, trois abbayes, elle trouva partout la même prudence, le même langage, et Sophie fut abandonnée par elle à ses destins.

M. Arnould, qui était un honnête homme, tomba malade ; par là-dessus une banqueroute le ruina à moitié. Il fallait vivre : il se fit hôtelier et loua les appartements de sa maison. La fierté s'en allait du logis avec l'aisance. Les scrupules de Mme Arnould s'humanisaient. Mme de Conti ne lui donnait-elle pas, d'ailleurs, l'assurance que sa fille ne serait employée d'abord à l'Opéra que pour les concerts spirituels de la semaine sainte ? La famille, cependant, continua à bouder le vouloir du roi; mais en demandant

des loges à l'Opéra, en y allant trois fois par semaine. Sophie n'avait été menée par la princesse qu'à quelques grandes représentations du Théâtre-Français et de la Comédie-Italienne. L'enchantement, le ravissement la première fois que devant Sophie se lève le rideau magique sur le décor d'*Orphée et Eurydice !* Elle pleure, elle palpite, elle tressaille comme à l'appel de sa fortune. Ce bruit, ces feux, cet or, ces harmonies, ces pompes et ces cris de l'âme, c'est l'avenir ouvert, la scène et la gloire promises !

Le 15 décembre 1757, Sophie Arnould débutait.

—

V.

Il y avait plusieurs années déjà que Sophie était aimée et demandée en mariage par un ami de sa famille, le chevalier de Malézieux. Il était le plus jeune de ces trois Malézieux, les délices de la cour de la duchesse du Maine. Celui-ci avait été plein de charmes, fait à ravir, emportant tous les cœurs, triomphant, adoré, lassé de victoires et de caresses. Il s'était, tout le long de sa vie, laissé aimer, sans aimer. Un jour vient où l'amour se venge ; et voilà tout-à-coup le chevalier de Malézieux chargé d'années et de souvenirs, vieux d'âme et vieux de corps, amoureux comme un jeune homme de cette petite folle qui grandit sur ses genoux. Quelle lutte de chaque jour contre les soixante ans sonnés ! Beau encore, mais avec majesté, comme une ruine, il relevait d'une toilette ingénieuse les restes de sa grâce.

Il chargeait de rouge ses joues pâlies ; il déguisait en lui le vieillard avec toutes sortes de soins ; mais hélas ! le visage passait sous le masque ; et un jour Mme de Conti, qui avait entendu parler des vues d'un chevalier de Malézieux, trouvant le sexagénaire chez Mme Arnould lui demandait d'un air d'amitié : — Monsieur, votre neveu est-il d'un naturel à rendre heureuse ma Sophie ? — Le chevalier répliqua que ce neveu c'était lui. La princesse ne put réprimer un mouvement de surprise, et peu après raconta charitablement, qu'un prince de sa maison, ayant voulu contracter mariage à l'âge de 80 ans, était mort la nuit de ses noces. M. de Malézieux s'écria qu'il fallait plaindre cet homme-là et non en rire. Le lendemain, comme Sophie assistait à la toilette de Mme de Conti, Mme de Conti lui dit : « Épousez-le, s'il veut vous donner tout son bien par contrat. S'il ne veut que vous donner son nom, ne vous chargez pas de ses infirmités et de son automne : il y a de l'égoïsme et de la folie dans la passion de cet homme. — Arriva la lettre de cachet de Versailles. Mme de Conti eut un instant l'idée de faire appeler M. de Malézieux dans son appartement et de le marier dans sa chambre. Mme Arnould ne disait point non. Sophie se mit à pleurer ; et le chevalier ne fut pas appelé. M. de Malézieux comprit bien vite que l'Opéra était un rival avec lequel il fallait partager ; et ramenant Sophie dans sa voiture après la soirée

d'Eurydice, il ne put s'empêcher de lui dire d'une voix douloureuse et tendre : — « Vous êtes née pour ce royaume-ci ». Cependant il se parait de plus belle, peignait ses sourcils, faisait sa barbe deux fois par jour; et tout-à-coup, apportait aux parents de Sophie un projet de contrat de mariage, tout dressé, dans lequel il lui attribuait ses 40,000 livres de rentes. M. Arnould hésitait; Mme Arnould faisait sonner à l'oreille de sa fille le nom et l'argent de M. de Malézieux. Sophie boudait. M. de Malézieux imagina de la convertir à son amour par des exemples tirés de l'histoire. Mlle d'Aubigné, belle comme le jour et jeune comme l'aurore, n'avait-elle pas épousé, pour son esprit, le cul-de-jatte Scarron ? — « Dès demain, — riposte Sophie, — je fais un pareil mariage, à condition que mon mari commencera par être cul-de-jatte et finira par être roi ! »

—

VI.

Sophie aimait.

Un fort joli jeune homme, de façons parfaites, tourné en grand seigneur, était venu louer un appartement chez M. Arnould. Dorval — c'était son nom, — dit avec le plus grand air d'ingénuité arriver de sa province. Il donna sa bourse à garder à M. Arnould ; il chargea Mme Arnould du soin de ses dentelles ; il s'abandonnait, jouait le nouveau débarqué, faisait l'innocent à merveille, lisait régulièrement à ses hôtes toutes les lettres qu'on recevait pour lui ; sa confiance allait même jusqu'à leur communiquer ses réponses. Puis ce Dorval était un enfant gâté : il lui venait à tout moment de jolis envois de gibier, de beaux poissons ou de fines truffes du Périgord, ou des paniers de beurre de la Prévalais, ou des gélinottes du pays de Caux. L'hon-

nête Dorval priait Mme Arnould de faire accommoder cela, et venait en manger sa part, à la table de famille, à la gauche de Mme Arnould qu'il comblait d'attentions. Un soir, après avoir joué, c'est-à-dire, perdu deux parties de trictrac avec M. Arnould, il prétexte une migraine insupportable et regagne sa chambre où un valet, entré dans la maison au moyen d'une fausse clef, le vient avertir que tout est prêt. Sophie prend la main de Dorval; ils descendent; le carrosse de Dorval attendait au bout de la rue. Il roule. Sophie était enlevée.

L'aventure eut tout le retentissement qu'elle méritait. Ce fut pendant quelques jours un scandale régnant et absolu. Les nouvellistes en vécurent, le chevalier de Malézieux en mourut, M. Arnould en fit une rechute, et Paris, des gorges chaudes. Tout passe, même le bruit que fait une fille en se sauvant sur la pointe des pieds du logis paternel. L'éclat apaisé, Dorval promettait à Sophie de faire savoir à ses parents le lieu de sa retraite. Et, deux jours après, il leur écrivait lui-même une lettre de soumission et d'excuses : la lettre était signée LOUIS, COMTE DE BRANCAS. En post-scriptum, le comte de Brancas promettait formellement à M. et Mme Arnould d'épouser leur fille s'il devenait veuf. Honte, douleurs, larmes, tout fut oublié dans le ménage qui voyait déjà madame de Brancas sous terre, et leur fille comtesse, que dis-je ? duchesse, le vieux duc de

Lauraguais enterré. Aussi la première entrevue de la mère et du ravisseur se passa-t-elle fort bien. Mme Arnould arrivait les mains pleines de pardon, et l'air soutenu de la dignité convenable à la belle-mère future d'un tel gendre. Sophie l'embrassa, et fut embrassée et pardonnée.

La chaîne commençait comme les chaînes commencent, nouée de fleurs. M. de Brancas était toujours Dorval, Sophie était encore la Sophie de l'hôtel de Lisieux. L'amour ne fit jamais plus beau roman. Et que dire? « Les peuples heureux n'ont pas d'histoire; » de pareils couples, bien moins encore. A peine si madame de Brancas parvenait à mettre quelques nuages au front de l'amant de Sophie. Pourtant elle était une femme spirituelle, en excellente posture pour se venger, aimant M. de Brancas comme son mari, sans zèle, et avec sang-froid, irréprochable par dessus cela, et fort digne de n'être point trompée. C'était entre elle et Dorval une guerre qu'elle faisait avec une malice exquise et distraite, des allusions qu'elle laissait tomber, des interrogations d'une courtoisie méprisante et railleuse, des retraites soudaines dans sa dignité, des demi-mots et des sourires qui mettaient le ridicule du côté du comte. Elle lui demandait d'un de ces tons légers qui n'appuient pas, des nouvelles de « son actrice; » et l'autre, par dépit, disait que dans le petit doigt d'une comédienne il y avait plus d'esprit que dans

tous les paniers de qualité. — « Mon perroquet aussi — répondait Mme de Brancas — est un garçon bien spirituel de mémoire; je veux un de ces jours lui apprendre à lire; il me répètera tout Regnard, tout Molière, et tout Dufrény» — et la querelle s'échauffant, M. de Brancas s'oubliait jusqu'à rompre avec colère : — « Ne vous y frottez pas; votre rivale n'a pas besoin de vos livres pour être ce qu'elle est : vous n'oseriez grouiller en sa présence; et des miettes échappées de sa table, on pourra faire un jour des livres pleins d'esprit. » Mais que ces ennuis — ces remords peut-être — s'envolaient vite aux baisers de Sophie ! Et comme M. de Brancas laissait le monde à la porte du Paradis (1) !

(1) Ici s'arrêtent nos mémoires inédits de Sophie Arnould.

—

VII.

Le geste formé par Mlle Clairon, la voix par Mlle Fel, Sophie Arnould avait débuté le 15 décembre 1757. Ce début avait été un triomphe et une révolution, et le *Mercure* n'est que le faible écho de l'enthousiasme croissant du public, lorsqu'il dit de la chanteuse, à propos du rôle de Lavinie dans l'opéra d'*Enée et Lavinie* :

« Mlle Arnould l'a joué avec cette intelligence, cette noblesse, ces grâces naturelles et touchantes dont le public est enchanté. Il est heureux qu'elle ait risqué ce que lui inspiroit la nature avant que d'être intimidée par tous les petits préjugés de l'art. Modèle en débutant, elle ranime la scène lyrique et semble communiquer son âme à celles des actrices qui ont la modestie et le talent de l'imiter (1). »

(1) *Mercure de France*, août 1758.

Oui, cette Sophie était une chanteuse nouvelle, et bien digne des couronnes de myrte et de lauriers qu'elle partageait avec Clairon (2). Elle renouvelait la déclamation lyrique par l'accent de la passion. Elle apportait l'émotion à l'harmonie, l'attendrissement au chant, le sentiment au jeu de la voix. Sa voix était une âme. Elle charmait les oreilles et suspendait les cœurs. Elle avait tout le domaine du drame tendre et toutes les grâces de la terreur. Elle avait le cri, et les larmes, et le soupir, et les caresses du pathétique. Elle était une mélodie pénétrante et voilée, la plainte ingénue des jeunes reines de la Fable qui se débattent contre la mort, le murmure déchirant des jeunes captives, le cantique du : « Je ne veux pas mourir encore ! »

(1) « Le buste de Mlle Clairon ayant été exposé, ces jours passés, à la vente du cabinet de feu M. Randon de Boisset, Mlle Arnould en doubla la première enchère ; il n'y eut personne qui se permit d'enchérir sur elle et le buste lui fut adjugé. Toute l'assemblée applaudit à différentes reprises. Un anonyme lui envoya sur-le-champ le quatrain suivant :

Lorsqu'en t'applaudissant, déesse de la scène,
Tout Paris t'a cédé le buste de Clairon,
Il a connu les droits d'une sœur d'Apollon
Sur un portrait de Melpomène. »

Correspondance littéraire de Grimm (mars 1777), t. M.

Et cependant de quel faible instrument Sophie Arnould tirait ces caresses et ces larmes, et ces gémissements, ces notes enchanteresses, ces élans, ces alarmes de la voix qui jetaient des frissons dans tout le public, cette diction suave et tragique, cette mélopée de l'élégie! Quel art et quel génie pour arracher tant d'harmonies, comme sans effort, d'un organe mesquin et d'un gosier misérable. Car cette voix de Sophie, ce n'était qu'un filet de voix, soutenu de pauvres poumons, sans force, sans étendue, sans ampleur. « C'est le plus bel asthme que j'aie entendu chanter, » disait Galiani de Sophie (1); mais cela, ce rien, cet asthme, écoutez, le voilà, ô merveille! la voix plaintive de Psyché entourée de la foudre et de l'Enfer; cette voix, c'est la voix d'Iphise; cette voix, c'est la voix de Thélaïre; cette voix, c'est la voix amoureuse de la fille d'Agamemnon cherchant des yeux Achille, parmi l'armée en fête; la voix mourante d'Iphigénie, traînée à l'autel, et tendant la tête en implorant les dieux!

Son âme a fait sa voix, et son visage est le portrait de son âme. Ce visage, Latour nous l'a gardé vivant: ces grands sourcils doucement joints, l'éclair mouillé de ces deux beaux yeux implorants, levés vers le ciel, la jolie souffrance de ce long et charmant ovale, cette bouche entr'ouverte, et sur laquelle

(1) *Correspondance de Grimm.*

meurt une dernière prière en un dernier sourire,— sur toute cette face de la chanteuse, c'est comme une douce agonie d'amour et de jeunesse (1).

(1) Après le portrait la caricature. « MILORD. A vous dire vrai, celle-ci (Sophie) n'a rien de merveilleux : une figure longue et maigre ; une vilaine bouche, des dents larges et déchaussées, une peau noire et huileuse. Je ne lui vois que deux beaux yeux. » (*L'Espion anglais*, Collin, 1809, t. Ier.)

—

VIII.

Sophie Arnould disait à ses amis aux derniers jours de sa vie : « M. de Lauraguais m'a fait deux millions de baisers, et m'a fait verser plus de quatre millions de làrmes. »

M. de Lauraguais était un fou d'infiniment d'esprit, avec une incurable jeunesse de caractère, un grand désordre et une grande audace de tête, plein de coups de vent et de caprices, excessif d'un bout à l'autre, à l'étroit dans sa vie, précipitant son activité de mille côtés, variable, montant et descendant de goûts en goûts, changeant d'idées comme d'humeur, bouillant, brouillé, sans but et tiraillé de vouloirs, une cervelle à la dérive, sautant d'études en études, accrochant les paradoxes, volant de la science à la politique, et de la chimie à la poésie, remuant le rien et la foudre, touchant au droit pu-

blic, à la porcelaine, à la tragédie, à l'inoculation, à l'éther, à la Compagnie des Indes, aux banquettes de la Comédie-Française, se cognant à Darcet et à Morellet, à Voltaire et à Omer de Fleury! une sorte de grand homme manqué et dévoré d'inconstance, en qui s'agitait, mal à l'aise, une âme d'un autre temps logée dans un esprit du dix-huitième siècle.

Imaginez ce que pouvait être l'amour chez un pareil homme : le soleil dans un orage ! des adorations à mains jointes, et tout à côté, des froideurs, des querelles, des insultes, des menaces ; un bonheur ballotté de jour en jour, d'instant en instant ; des prières, des oublis, des pardons scellés d'embrassades, où tout-à-coup éclataient les irritations et les ennuis du comte, pris entre l'opinion publique et sa maîtresse, entre un mariage auquel il manquait l'amour, et un ménage auquel il manquait le contrat ; puis après les pleurs, un nouveau rire, et le livre de leurs amours repris aux plus belles pages ; des gronderies encore, des mots empoisonnés, des fureurs, toutes les jalousies de l'Orient, — à Paris ! en ce siècle! — des brutalités jusqu'à battre et à mordre ; des intermittences de cœur, des indifférences, des dédains, des ravissements des yeux, de la tête, et des sens par des rivales, entrevues dans un succès tout neuf; des bouderies, des gronderies, de retours, des contritions qui promettaient l'éternité au présent, des tendresses à lasser le plaisir,

et au bout des tendresses des scènes à casser les vitres, si bien que la crainte finit par avoir raison de l'amour de Sophie.

Il arriva qu'un beau matin de l'année 1761, M. de Lauraguais, ayant commis une *Electre*, alla porter sa tragédie à Ferney. Aussitôt Sophie de mettre dans un carrosse les bijoux reçus de M. de Lauraguais, les deux enfants dont il l'avait honorée, et, fouette cocher ! carrosse, bijoux et enfants rendus à l'hôtel Lauraguais, Sophie respire délivrée. Lauraguais revint ; Sophie s'était mise sous la protection de M. de Saint-Florentin. Lauraguais pesta, jura, éclata en malédictions, et finit par une vengeance de gentilhomme : l'envoi à Sophie d'un contrat de deux mille écus de rente viagère, dans lequel Mme de Lauraguais avait eu la générosité d'entrer, au nom de son admiration pour le talent de la chanteuse (1).

Sophie était passée des tourments de l'amour au calme d'une liaison d'intérêt, des violences de Lauraguais aux tendresses tranquilles d'un homme d'argent fort honnête et fort sensible, M. Bertin, qu'elle cherchait à consoler des infidélités de Mlle Hus. Les choses s'étaient passées avec l'étiquette et la noble cérémonie qu'on mettait à ces choses en ce temps. M. Bertin avait fait les démarches convenantes au-

(1) *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. I

près de son prédécesseur. Sophie avait reçu les magnifiques épingles que de tels marchés rapportaient alors ; le divorce avec Lauraguais était officiel, éclatant, quand — soudaine nouvelle ! — Paris apprend que Mlle Arnould a rompu avec cette vie dorée, mais égale, ce train d'amour sans tracas, sans fracas, sans fièvre, ce bonheur tout plat. Bientôt — M. Bertin, désintéressé et remboursé de tous ses frais par Lauraguais, — les deux amants s'étaient retrouvés et recommençaient de gaîté de cœur leur ménage d'enfer, leurs brouilles et leurs raccommodements, leurs beaux jours trempés de larmes (2). Les batailles et les contrariétés furent plus vives que jamais ; les reproches plus envenimés, les jalousies plus injurieuses, les inquiétudes plus calomnieuses. Jusqu'où les accusations et les justifications allèrent entre eux, un très-curieux certificat du médecin Morand, possédé par M. Boutron, nous le montre cruement.

Cependant ils s'aimaient, mais à leur façon. Pareils à ces amis qui emploient le temps qu'ils se voient à faire battre leurs humeurs l'une contre l'autre, cet homme et cette femme, cette paire de cerveaux et de cœurs brûlés, ne s'aimaient jamais mieux que de loin. Les séparations, l'absence renouaient leur chaîne. Que M. de Lauraguais fasse,

(1) *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. I.

avec sa lettre sur l'Inoculation, refermer sur lui les portes de la citadelle de Metz, — voilà Sophie, enflammée par cette disgrâce et cet éloignement, la plus dévouée des amantes, la plus infatigable suppliante; et ce que les sollicitations de la haute et puissante famille du duc, de sa femme, n'avaient pu emporter, voyez le ravir par cette comédienne qui, dans l'émotion d'un public de cour charmé et entraîné, va, le costume de Céphise encore sur le dos, se jeter aux pieds du duc de Choiseul, et lui arrache, d'un regard où elle a mis son âme, cette grâce refusée (1)!

Et croyez que tout n'était pas misère dans le tête à tête de Sophie et de Lauraguais. Il y avait des trèves aussi belles qu'une paix, des instants bénis où les souvenirs refleurissaient après l'amertume de toutes ces méchantes colères qui fatiguent l'amour, mais ne le tuent pas. Les femmes gardent toujours une grande reconnaissance aux aventures qui les ont émues, aux liaisons qui les jettent hors d'elles-mêmes, aux romans, même les plus cher payés, qui occupent et tourmentent leur vie. Elles sont sans pitié, disons pis, sans mémoire, pour ces amours raisonnables et mûris qui vivent à côté d'elles, sans violer leur imagination, sans brusquer leurs larmes et leurs rires, sans les emplir et sans les transporter.

(1) *Mémoires de Bachaumont*, vol. I.

Aussi écoutez la vieille amoureuse, — tout cela est bien loin ! Appuyée au bras de Rulhières, elle se retourne vers sa jeunesse, vers ces années de tempête : « Ah ! — dit Sophie avec un sourire et une larme dans la voix, — c'était le bon temps ! j'étais bien malheureuse ! »

Puis, au delà des angles du caractère, des hostilités de tempérament et de nature, au delà de la rivalité d'inconstance et de mobilité, il y avait entre ces deux êtres un lien caché, ignoré d'eux-mêmes, peut-être, mais un lien que les folies de leur cœur ne pouvaient rompre. Ce lien moral était l'esprit. L'esprit ! c'était leur bon ménage, et la plus grande raison de leur ménage ! leur réconciliation journalière, l'anneau de noces de leur amour, — et ce qui leur resta de l'amour quand l'amour ne fut plus de leur âge.

IX.

Comment le saisir et le dire, cet esprit de Sophie Arnould? Il était un éblouissement, un prodige, une source intarissable de tous les esprits de la France! Il était impromptu, courant, volant; une envolée de guêpes! Il était une pensée, un mot, un éclair. Il était l'esprit de Paris, de la Comédie, d'une femme et d'une fille foulant aux pieds les étiquettes de la parole, à l'aise partout et avec tous, et soumettant les plus nobles oreilles au langage familier de la nature sans toilette. Il était une massue et un poignard, une malice et un supplice. Il enfermait une larme dans un lazzi, une idée dans un calembourg, un homme dans un ridicule. Du sublime de la gaminerie, il allait à l'exquis du goût, du gros sel à l'ironie divine, de l'Opéra à Athènes. Jamais au monde si merveilleuse machine à mots,

que cette Sophie ! et si bien dotée et si bien armée ! Elle même comparait sa tête à un miroir à facettes. Que d'étincelles et de flammes! Quelle soudaineté ! et que d'éclaboussures sur tout son temps ! tant de phrases, tant de mots bondis de sa bouche, gardés par l'anecdote comme la chanson, l'écho et le testament libre du XVIIIe siècle ! des définitions de choses indéfinies qui ressemblaient à un coup de feu sur un revenant ; des soufflets du bout des doigts, des vengeances du bout des dents, des attaques et des ripostes, un génie comique, une compréhension, une imagination, une verve argent comptant, une vision simultanée de l'intention, du sens, et de l'orthographe des paroles; des bonnes fortunes de termes, des mariages d'inclination de mots, des saillies et des épigrammes qui s'échappaient de ses lèvres, sur l'aile de la plus jolie voix du monde ; des jeux de langue ou le hazard avait l'esprit du pamphlet ; des railleries qui saluaient une illusion avant de la tuer, des exécutions d'amour-propre en une seconde, le fouet de Beaumarchais cinglant et battant dos, visages et masques; des mystifications pleines de grâces, des parades à jouer devant une comédie humaine, des caricatures morales, des silhouettes à l'emporte-pièce, des portraits indiscrets de ressemb'ance comme l'ombre des gens; et Dieu, et le diable, et du La Rochefoucault déboutonné, et de l'Aristophane au vin de Champagne, et des polissonneries

oubliées sur terre par Piron, des satires d'une ligne, des épitaphes dont les vivants ne revenaient pas, des épithètes mortelles, des riens qui sont devenus des maximes, des maximes qui sont devenues des proverbes ! des baptêmes d'idées qui ne sont plus à refaire, des paroles qui ont fait l'esprit de bien des sots et la fortune de bien des causeurs ; des drôleries à la pointe du mot, qui enlevaient le rire ; notre jolie langue de finesses et de sous-entendus maniée dans le meilleur de ses délicatesses; un tribunal enfin, l'esprit de Sophie ! le petit journal du temps, le compte-rendu malin de l'opinion publique, le censeur, et la terreur, et le lutin enjoué des hommes et des choses, des coulisses et des ministères, des systèmes et des évènements, des modes et des soleils levants ! . . . Et voltigeant à travers tout cela, comme une sagesse légère, comme une charité galante, la philosophie d'Épicure et de Ninon ; et tempérant la veine outrée, cette distinction de naissance, d'éducation et de monde que les filles possédaient alors.

Est-il besoin de répéter la réponse qu'elle a faite la première à un : « L'esprit court les rues ! — C'est un bruit que les sots font courir ! » et le mot sur la tabatière qui portait d'un côté Sully, et de l'autre Choiseul : « Oui, c'est la recette et la dépense, » ou bien le mot sur la lèpre de la Harpe : « C'est tout ce qu'il a des anciens. » Eu

voulez-vous un autre d'une méchanceté plus polie, plus raffinée, plus française? Bernard composait son *Art d'aimer* sous un chêne : « Je m'entretiens avec moi-même, — dit le poète au salut de Sophie. — Prenez garde, vous causez avec un flatteur. » Et encore, dans ce même ordre de phrases bien nées, dans la gamme délicieuse des câlineries du cœur, quoi de plus charmant que ce reproche fait à Helvétius qui lui envoyait un cadeau, et ne lui en parlait pas : « Est-ce que vous voulez perdre ce que vous m'avez donné (1)? »

(1) Voyez, pour les mots de Sophie, *Arnoldiana* (par M. Deville). Paris, 1815.

—

X.

Elle régnait donc, et de toutes les façons. Elle avait la mode et la popularité. Elle emplissait de son bruit les coulisses et le monde. Elle vivait dans le tapage du scandale et de la gloire. Elle partageait le public, les oreilles, les yeux et les cœurs. La curiosité de l'étranger venait vers elle comme en députation. Elle ordonnait de la vogue et du goût. Elle semblait descendre à l'amitié d'illustres dames. Elle avait une cour, un petit coucher de son esprit, de sa jeunesse; de sa grâce. Elle faisait à ses caprices verser l'or des deux mains ; et elle allait dans les adulations de sa vie, comme dans les caresses d'un rêve, l'orgueil las de couronnes.

L'amour même allait l'abandonner à la fortune. Ce furent les jambes d'une nouvelle danseuse, d'une certaine Mlle Robbé, qui acheminèrent Dorval de

l'amour à l'amitié (1). Une élève de L'Epy, une débarquée de Stutgard, noble, majestueuse, sévère en sa danse, grande de corps, presque colossale, Vestris en Vénus, Mlle Heinel, acheva la délivrance des deux amants (2). Sophie alors ouvrit sa porte toute grande et son cœur à deux battants : ce fut une cohue magnifique ! l'argent et l'esprit, la finance et la poésie, Plutus et les neuf Muses ! un rendez-vous de folies ! un va-et-vient de désirs, de madrigaux, de Pactoles !... Il y avait bien le plus souvent un maître du logis en titre, quelque prince d'Henin ; mais Sophie le prenait si reconnaissant d'être aimé et si heureux d'être envié, qu'il laissait la ruelle de Sophie pleine, cette ruelle qui était l'hôtellerie de tous ceux qui avaient leur cœur ou leur esprit à perdre, leur jeunesse à jouer ou à regagner. A la table de Sophie, la meilleure noblesse du royaume venait demander l'ivresse et la licence du vin (3). A cette table — un autel de la vie libre et des libres amours ! — les jeunes ducs, tout bottés pour l'exil, venaient jurer entre les mains de la déesse, fidélité éternelle aux déesses de l'Opéra (4). O le triomphe

(1) *Mémoires de Bachaumont*, vol. II.

(2) *Id.*, vol. III.

(3) *Rapport de police sur les femmes galantes*, Revue rétrospective, 2e série, vol. III.

(4) *Correspondance secrète de Métra*, vol. II.

de cette Sophie ! Les ambassadeurs étrangers la couvraient de diamants, les altesses sérénissimes se mettaient à ses genoux, les ducs et pairs lui envoyaient des équipages, les princes du sang daignaient l'honorer d'enfants (1) !

Alors, Sophie devint insolente comme son bonheur. Elle prit plaisir à fatiguer les complaisances de ses destinées. Elle défia la disgrâce. Grisée de prospérité et d'encens, elle se rit, comme par jeu, des menaces des directeurs, des réprimandes des ministres, des impatiences du public. Elle manque à Paris accouru pour l'applaudir ; elle plaisante jusqu'à l'administrateur de la banqueroute publique, l'abbé Terray (2), elle insulte le roi jusque dans ses amours (3) ! Et voyez la chance heureuse de cette im-

(1) Sophie eut une fille du prince de Condé qui épousa le comte de R....

(2) *Mémoires secrets de Bachaumont*, vol. VII. Voir la lettre de Sophie Arnould et la réponse supposée de l'abbé Terray.

(3) On connait l'anecdote suivante : « Un soir, Mlle Arnould donna à ses nombreux amis un grand souper où l'on tint des propos peu décents sur la marquise de Pompadour. Le lieutenant général de la police la fait venir le lendemain : Mademoiselle, où avez-vous soupé hier ? — Je ne me le rappelle pas, Monseigneur. — Vous avez soupé chez vous. — C'est possible. — Vous aviez du monde. — Vraisemblablement ! — Vous aviez entr'autres des personnages de la première qualité. — Cela m'arrive quelquefois. — Quelles étaient ces personnes ? — Je ne m'en souviens

pudente : elle ne reste au Fort-l'Évêque que le temps nécessaire pour apprendre une bonne action de son bon cœur au monde et doter d'une scène attendrissante un vaudeville à venir que baptisera son nom (1). Que si elle envoie en cadeau à une dame de la cour un chapeau de son invention, le chapeau de 1774, — « Qui est-ce qui marche aujourd'hui ? » — dira-t-elle en cherchant le porteur autour d'elle, partageant son interrogation entre son coiffeur et le prince d'Henin (2) ! Son train est monté avec son ton. A l'appartement de la rue du Dauphin a succédé cet appartement de la rue des Petits-Champs où le Palais-Royal, tous les badauds de Paris, regarde ces feux d'artifices tirés par la princesse Sophie en l'honneur de son voisin : le maître du Palais-Royal (2). Mais ce n'est assez ; voilà que Sophie veut un hôtel à la Chaussée-d'Antin. Cet hôtel, bâti comme la pyramide de Rhodope, il sera côte-à-côte avec l'hôtel de Mlle Guimard et de mêmes dimen-

pas. — Vous ne vous souvenez pas de ceux qui ont soupé hier chez vous ? — Non, Monseigneur. — Mais il me semble qu'une femme comme vous devrait se rappeler ces choses-là. — Oui, Monseigneur ; mais devant un homme comme vous, je ne suis pas une femme comme moi ! »

(1) *Sophie Arnould*, comédie en trois actes, par Barré, Radet et Deschamps.

(2) *Mémoires secrets de Métra*, vol. I.

(3) *Mémoires de Bachaumont*, vol. VII.

sions, bien entendu. Deux colonnes doriques porteront le fronton : Euterpe sous les traits de Mlle Arnould. L'hôtel aura deux étages, un vestibule où tiendra la livrée d'un faubourg Saint-Germain tout entier, et des antichambres encore ; puis les salons. Les enfants occuperont le second étage, qui sera disposé de façon que les chambres aient de petits salons. L'hôtel est déjà tout entier sur le papier : Bellanger en a dessiné les plans (1).

(1) Bibliothèque Impériale, cabinet des estampes. Topographie de Paris, vol. LXXX.

XI.

Bellanger ne bâtit pas d'hôtel à Sophie Arnould (1). Il fit mieux : il rangea son cœur. Il lui fut donné de toucher et de fixer cette femme, cette amoureuse au jour le jour, cette tête tournée par l'aventure et la surprise du moment. Il l'arrêta dans ce tourbillon de vie, dans ce flux et reflux d'intrigues mercenaires ou vaniteuses, dans ce bruit et ce bourdonnement des sens qui assourdit l'âme. Il renouvela chez Sophie la tendresse et les occupations de la pensée. Il lui sauva ce fonds et ce coin caché

(1) Sophie fut chassée de son appartement de la rue des Petits-Champs par l'incendie de l'Opéra, et alla loger rue Caumartin. Au temps de cet incendie (1781), on fit courir sous le nom de Sophie une assez plaisante lettre sur la misère des vestales de l'Opéra presque réduites à leur chemise. (*Chefs-d'œuvre politiques et littéraires du dix-huitième siècle*, 1788.)

de sensibilité, d'attachement, de dévouement, dernière vertu des courtisanes qui les rattache peut-être à la famille humaine. Qu'avait Bellanger pour agir ainsi sur Sophie ? Sa gaîté, sa jeunesse, et encore la jeunesse de sa gaîté. Heureux homme ! La bonne enfance d'un esprit d'artiste, naïve, réjouie, s'amusant de tout, entrant comme un rayon de soleil dans les tristesses et les noires pensées de son prochain ; un franc rire de nature, sans effort, sans coup de fouet, sans fatigue, qui s'éveillait avec son maître et lui faisait compagnie toute la journée ; des gaîtés fortuites, des drôleries nouvelles, des farces à étourdir ces lendemains d'une comédienne, si vides et si ternes, l'humeur et l'esprit de l'atelier, il avait toutes ces grâces de caractère, Bellanger ; et quel meilleur compagnon d'amour pour Sophie ! Un bourgeois comme elle d'ailleurs, c'est-à-dire l'égalité dans l'amour, un homme de son ordre et à sa taille qu'elle pouvait aimer sans se hausser, et à qui elle pouvait parler de ses parents sans les renier. Amants de leur race font aux femmes plus grandes aises qu'on ne pense. Et comptez encore, en ce parfait arrangement, la gratitude très-humble que le modeste émule de Vitruve avait pour les bontés dont l'honorait cette reine. Que de raisons pour faire retrouver non la constance, mais l'amour à Sophie ! Et l'amour retrouvé, Bellanger ne le laissa pas mourir. L'oubliait-on ? il savait se rappeler, par

des traits qui portaient coup, des tours dont Sophie ne savait pas perdre le souvenir, et que son esprit racontait à son cœur. Un jour Sophie, éprise du comédien Florence, envoie son congé à l'architecte; Bellanger de changer l'enveloppe et d'envoyer le congé au comédien. Du quiproquo, Murville fit une pièce, — mon *compte-rendu*, disait Sophie, — et Bellanger, son retour en grâce auprès de la pauvre Sophie, fort refroidie par la longue mine de Florence (1). A chaque rentrée, il s'établissait de plus belle dans ce cœur ouvert et vénal; il était et semblait une façon de mari de l'actrice. Quand Paris commence à parler trop haut de la liaison de Sophie avec Mlle Raucourt, Sophie n'a qu'à dire avoir épousé Bellanger pour être crue sur parole, et même par Bachaumont s'indignant de fort bonne foi de la mésalliance de Thélaïre avec un petit dessinateur des Menus (2). Bellanger lui-même prit le mensonge au sérieux, jusqu'à songer à faire du mensonge une vérité. Mais l'actrice ne voulait que d'un mari *in partibus;* et Bellanger resta tout simplement son prôneur, son admirateur, le garde du corps de son talent, dévoué toujours, et à toutes les heures et sur tous les terrains, en paroles et en actions, envers et contre tous, et même l'épée au vent

(1) *Correspondance secrète de Métra*, vol. XVIII.

(2) *Mémoires de Bachaumont*, vol. V.

contre l'ennemi personnel de Sophie, l'amant de Raucourt, le marquis de Villette (1). Bellanger fut payé. Il eut la meilleure place entre ses amours; il eut plus tard, dans ses lettres, la meilleure part des caresses émues, des souvenirs attendris et mouillés de Sophie, les derniers soupirs de son vieux cœur !

(1) *Id.*, vol. VII.

—

VII.

Lauraguais, cependant, traversait encore le cœur de Sophie, ce cœur que Bellanger occupait sans l'emplir. Il y rentrait non plus avec la passion, mais à la façon de son rival, à coups de plaisanteries. Revenant de Londres, rapportant à Paris l'*humour* de nos voisins, le *vis comica* de la charge grave, il appelle et assemble en consultation quatre docteurs de la Faculté de médecine, et leur soumet du plus grand sérieux la question : peut-on mourir d'ennui ? Les quatre docteurs, croyant qu'il s'agissait d'un cas de famille, et sachant, dans les Brancas, un certain nombre d'hypocondres, de vaporeux, de mélancoliques, opinent tous pour l'affirmative, motivent leur jugement avec tout le latin de Molière et le leur, et signent de la meilleure foi du monde la consultation où ils déclarent que le seul remède

était de dissiper le malade, et par dessus tout de lui ôter de dessous les yeux l'objet de cet état d'inertie et de stagnation.

La pièce en bonne forme, M. de Lauraguais va, sans rire, la déposer chez un commissaire, et, sans rire, porte plainte contre le prince d'Hénin qui, par obsessions continuelles auprès de Mlle Arnould, ne tend à rien moins qu'à faire périr d'ennui cette actrice, les amours du public et aussi un peu les siens. Il y requiert donc qu'il soit enjoint au dit prince de s'abstenir de toute visite chez Sophie, jusqu'à ce qu'elle soit parfaitement rétablie de sa maladie d'ennui, qui la travaille et qui la tuerait, suivant la solennelle décision de la Faculté (1). Ce fut la meilleure comédie de l'année et la plus applaudie, cette farce de Lauraguais. Le prince d'Hénin se battit; mais tuez donc un ridicule, et la mémoire que Sophie ne pouvait perdre du farceur!

(1) *Mémoires de Bachaumont*, vol. VII.

—

XIII.

Arriva l'heure où la mode dévore ses enfants. Ce démon, tout à l'heure adoré, dont tout était bien venu et pardonné, caprices, méchancetés, désordres, le voilà soudain disgrâcié, méprisé, hué comme un ruban passé! Quel changement! Où étaient les applaudissements, est le silence; ce public amoureux, ce n'est plus qu'ennemis. Cette opinion publique, enchaînée et traînée derrière son triomphe, a repris ses verges et ses vengeances. Cette vieille réputation a trop duré, elle ennuie Paris; elle est mûre pour l'ostracisme.

La guerre contre Sophie avait commencé dès 1766; mais alors elle se faisait à mi-voix et sur le ton mielleux. Les conseils, les critiques même la courtisaient. Etait-elle obligée d'abandonner *Sylvie* à cause de la faiblesse de sa voix? l'on voulait bien

reconnaître que Mlle Beaumesnil, malgré son talent, n'effaçait pas Sophie Arnould (1). En 1768, on disait encore : « Mlle Arnould, oubliée à force d'être désirée, a daigné reparaître dans *Pomone* (2). » A la fin de la même année, lorsque, tentée par l'exemple de Mme de Pompadour, elle voulut créer le rôle de Colin dans *Le Devin de Village,* et échoua, on écrivit galamment : « Elle n'est point encore au degré d'applaudissements qu'elle se promettait (3). » En 1769, lorsque courut le bruit de sa retraite motivée par ses absences perpétuelles, le public se sentait mille regrets, et s'associait de tous ses vœux aux sollicitations et aux intrigues qui finissaient par désarmer le mécontentement des directeurs (4).

Mais les années, c'est un grand crime et pour lequel le public est sans pitié. Les attaques se démasquaient et s'avivaient contre Sophie vieillissante et montrant vainement le poing aux ingratitudes de la foule. Le baroque opéra de Laborde, *Adèle de Ponthieu,* venait aider à sa ruine (5). Ses ennemis se cotisaient pour la siffler. S'ils n'avaient de l'esprit, ils en faisaient faire. Le sarcasme était

(1) *Mémoires de Bachaumont,* vol. II.
(2) *Id.,* vol. III.
(3) *Id.,* id.
(4) *Id.,* vol. V
(5) *Id.,* vol. VI.

retourné contre Sophie. Les insultes anonymes, — on la craignait encore en face, — l'assiégeaient. Elle luttait, elle bravait l'injure ; elle se cramponnait au succès. Elle qui tant de fois avait dédaigné et moqué le public, elle essayait de le reconquérir par l'exactitude, et jouait presque régulièrement. Vains efforts qui n'aboutissaient qu'à faire regretter la jeune voix de Laguerre ! Essayait-elle une de ces effronteries qui, autrefois, eussent été payées de bravos : souriait-elle au comte d'Artois ? le public restait muet (1). Les dures leçons, ces froideurs ! les durs avertissements qu'il faut quitter la gloire qui vous quitte, et que les joies de l'orgueil sont finies et que la saison des victoires est morte ! L'opéra d'*Alceste*, encore un affront pour Sophie ! Rosalie Le Vasseur, maîtresse de M. le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur de l'Empereur, avait pris le rôle de Sophie ; Sophie s'en plaignit avec un épigramme ; Rosalie lui répondit par une satire dégoûtante, et tout Paris applaudit la satire (2). Pauvre Sophie ! déjà elle avait pu lire dans une *Liste des curiosités de la foire Saint-Germain :* « La demoiselle Arnould fait voir une bête très-méchante qui se jette sur tout le monde indistinctement et que rien ne peut apprivoiser. Cet animal est déjà

(1) *Mémoires de Bachaumont,* vol. VIII.

(2) *Id.,* vol. IX.

vieux, mais il n'est pas moins féroce. Heureusement qu'il a perdu ses dents, ce qui fait qu'il n'y a de risque que pour ceux qui sont touchés par son venin et un peu par son odeur. » Cependant elle persistait héroïquement à faire plaider sa voix, à parler au public, à vouloir le reconquérir. Elle reparaissait dans *Euthyme et Lyris* toute fière de l'espoir de contrebalancer le succès de Rosalie dans *Alceste ;* mais les huées étaient telles que l'on croyait à une retraite immédiate et absolue (1). Elle rebondit, plus vivace, plus entêtée. Elle avait été huée par la cabale de Gluck ; elle monte une cabale de même force, et, dans *Iphigénie*, elle ressaisit l'admiration et les enivrements (2). Ce fut l'adieu du succès, le dernier beau soir de sa vie de théâtre. Sa maigre voix était mourante, et Gluck tout puissant. Les huées des gluckistes recommencèrent sans pitié. Les salons même oubliant la politesse et la pitié, il arriva qu'à un concert chez monseigneur le duc de Chartres, elle fut chutée (3). Le calice n'était pas encore assez amer pour la *pauvre fée,* comme on commençait à l'appeler alors. Elle était un soir à prendre le frais dans le jardin du Palais-Royal; une jeunesse sans cœur, lui chan-

(1) *Mémoires de Bachaumont*, vol. IX.
(2) *Id.*, vol. X.
(3) *Id,*, vol. XII.

tant le motif d'*Alceste : Caron t'appelle, entends sa voix*, la chassa du jardin (1). Il fallait se rendre et céder à la fin. L'*Almanach des Théâtres* qui de 1759 à 1771 porte Sophie comme « actrice chantante; » de 1771 à 1777 comme « actrice chantante seule; » de 1777 à 1778 comme « actrice des rôles, » ne porte plus son nom en 1779. Retraitée avec une pension de 2,000 livres, tout lui manquait à la fois, jusqu'au prince d'Hénin que son ancienne amie Raucourt lui enlevait.

(1) *Correspondance secrète de Métra*, vol. III.

—

XIV.

Sous les rigueurs, les duretés, les mortifications, la courtisane s'était un moment humiliée. Elle était allée vers la religion, comme vers un secours et un oubli. Elle avait mis sa conscience entre les mains des médecins; et c'eût été une grande cure, si elle l'y avait laissée! Mais la grâce ne lui avait pas donné la patience; et ce bel élan de bonne honte, cette grosse fièvre de piété dura moins que le temps mis par le graveur à buriner l'estampe où Sophie était montrée à confesse, et Mlle Raucourt s'arrachant les cheveux dans le fond. Sophie sortit de là comme elle sortait de ses caprices, par un mot : — « Ces directeurs — dit-elle des confesseurs — c'est pis que les directeurs de l'Opéra (1) ! »

(1) *Correspondance de Métra*, vol. II.

N'avait-elle pas, de longue main, une consolation mieux à sa portée, et qui joignait à l'étourdissement du plaisir l'agrément solide d'une distraction de l'intelligence ? Son salon ! voilà qui la guérira des échecs de la vie, des faillites de la fortune, des blessures de l'amour-propre. Il tient, ce salon qui recueillit l'héritage des salons de Mme Doublet et de Mme Geoffrin, tous les fins amusements de la parole et de la pensée, tous les divertissements de la causerie facile, le concert bruyant et plaisant des meilleurs comme des plus beaux esprits en pleine liberté, en pleine jeunesse, en pleine audace. Qui l'aurait, mieux qu'un pareil chez-soi, aidé à vivre, aidé à ne pas mourir du chagrin de vieillir et d'entendre, avant d'être sourde, sa gloire passer à d'autres ? ce chez-soi qu'elle n'eut qu'à habiter un peu plus pour y recevoir tous les parisiens de Paris et de l'Europe ! Là, Rousseau n'avait-il pas été apprivoisé et réconcilié avec la civilisation ; là, Garrick à Paris n'avait-il pas apporté toutes les heures qu'il dérobait à Clairon ? Ces mardis (1) d'Arnould, c'était la revue merveilleuse des grands hommes, petits et grands. Le prince de Ligne, ce passant de tant d'esprit, s'y oubliait comme en une habitude. Sedaine y

(1) *Le Vol plus haut ou l'Espion des principaux théâtres de la capitale*, à Memphis, chez Sincère, libraire refugié au Puits de la Vérité, 1784.

reprenait du courage après ses insuccès. Dorat, (ce petit Dorat, disait Sophie, il ressemble à une colonne de marbre : il est sec, froid et poli), Dorat venait y apporter les premières feuilles de ses éditons illustrées, et redemander son bonnet de nuit. Poinsinet n'y manquait, avec sa muse et sa crédulité. D'Alembert, Duclos, Diderot, y faisaient sonner leur éloquence. Helvétius y amenait ses systèmes, et la contradiction de ses systèmes : sa belle âme. Thomas y parlait comme un discours, et Lemierre s'y taisait comme un poète. Et la bande des jolis rimeurs, Bernard et Laujeon, et Marmontel et Rulhières, et Favart ! et Beaumarchais et Linguet, ces deux frères d'esprit de Sophie, ses confidents et ses conseillers intimes ! Voltaire lui-même, le dieu Voltaire, dans son séjour en 1778, venait de sa personne complimenter la reine d'Opéra, qui n'allait plus avoir de royaume que ce salon ; et la jolie idée, l'heureuse et fraîche invention de la maîtresse du logis pour recevoir le vieil homme de Ferney : une bande d'enfants lui sautant au cou à son entrée dans le salon. « Vous voulez m'embrasser, disait aux enfants le vieillard attendri, et je n'ai plus de visage (1) ! »

Peu à peu ce salon de Sophie, d'abord échauffé de cynisme et perdu de licence, s'était apaisé et

(1) *Arnoldiana*, passim.

avait grandi. Les années y avaient amené un ton moyen, familier, attique, entre le trop gras et le trop grave. Cette table d'hôte du scandale était devenue l'école d'une Aspasie où les grandes choses s'agitaient avec de belles paroles, au-dessus des petites, où les philosophes s'entretenaient de l'homme, les poètes, du beau, la France, de l'avenir. — Et lorsqu'il fallut quitter ce dernier théâtre et ce dernier sceptre, lorsque Sophie sentit son esprit las, son caractère allourdi, sa gaîté capricieuse, que fit Sophie ? Elle mit entre le monde et elle la distance de Paris à la banlieue, assez de chemin pour arrêter les visiteurs sans patience, les écouteurs sans indulgence ; un assez proche voisinage pour ne pas perdre les attachements dévoués. Elle acheta une maison à Clichy-la-Garenne, où elle vivait, toute à elle et à quelques-uns, en une société petite, mais bien amie, d'amitiés fidèles.

—

XV.

Sophie avait vécu sans compter, l'argent lui coûtait si peu ! Comment penser au lendemain, comment y croire, dans l'aventure et l'heureuse folie d'un si beau présent ? Le lendemain était venu pourtant, et l'âge et la menace de l'âge, et la saison où l'insouciance elle-même regarde dans le tonneau des Danaïdes. Le rude apprentissage pour Sophie ! Il lui faut liquider son rêve, ramasser et compter le reste de tant de prospérités coulées de ses mains ! Dix-sept cent quatre-vingt-neuf approchait ; les affaires s'embarrassaient. L'argent de Sophie s'en allait. Elle voulut nettoyer et libérer sa fortune. Alors elle se retourne vers les anciens amis, vers les vieilles connaissances, demandant aide et secours au nom des joies passées, des sourires envolés, de l'amour et du souvenir. Sa prose va, riante encore,

frapper à la poche des financiers charitables ; et Boutin reçoit d'elle ce joli compte-rendu de ses finances :

Paris, ce 31 décembre 1788.

« Vous me témoigné tant de bonté mon amy eh vous m'avés dêjà tant donné de preuves de votre amitié que jose m'adresser à vous en toutes confiançes, voicy ma Kiriélle. Lisés la je vous prie avec autant d'indulgence que de bontés ; vous m'avés fait desja celui de venir à mon secours, sur un objet qui n'a pas eu lieu, eh ! je n'ai pas voulu employer a des objets qui n'estaient pas ceux que je vous avait annoncés, ce que vous me prestiés pour cet objet : aujourdhuy, voicy ma suplique et le pourquoy : vous connoissez mon cœur et la délicatesse de mes procédés envers les illustres ingrats que jay assosciés a mon cœur, a mon bonheur et aux plaisir de mon jeune age : tout cela a fini ; comme cela finit assés ordinairement ; c'est un malheur je pardonne a ses ingrats ! L'oubly de mes attraits, de mes soins, mais non celuy de ma tendresse... Cependant il faut s'accoutumer a tout ; mais me voicy aujourdhuy, eh ! par le tems qui court, après vingt années de gloires, de flatteries, d'aisances, obligée de compter avec moy-même, pour n'avoir pas a décompter

avec les autres. Mes affaires pécuniaires sonts engagés. La charge d'une famille nombreuse dont jesttois la plus riche, trois enfants grands seigneurs le matin eh ! très petits bourgeois le soir, ou lorsqu'il s'agit de les placer a droite ou a gauche, bref, tous cela m'a si non ruinée au moins bien dérangée. Il sagit dans ce moment ou tout se dégrade, ou tout desgesnères, ou tout se détruit il sagirait donc, mon amy, pour votre Sophie, de se conserver ce qu'elle possède encorre , vingt cinq mille Livres de Rentes qui toutes chargées de daites sonts réduites a vingt, Bon : mais ! voila le hic : je dois environ une année de ce revenu, de sortes que si je n'y mêts ordres par beaucoup d'économies, par beaucoup de privations, eh ! par quelques secours que je me permettrés de demander a mes amis, jamais je ne pourais m'en tirer, je fais de la terre le fossé, eh dans trois ans ma fortune entière sera anéantie ; hors ! voicy le party que je prend eh ! que je désire qui réussisse. Je voudrais emprunter pour quatre années une somme de vingt quatre mille livres, avec lesquels je solderai mes dettes, eh ! me reserverai le reste pour la dépense courante , qui deviendra d'autant moins honéreuse que je payerés comptant, eh ! pour m'acquitter exactement de mon emprunt pereslevé chaque années une somme de deux mille écus, et puis sur le plus clair de mes revenus par obligations et delegations ; hors comme

nous sommes tous mortels, il faut sçavoir et avoir un hypothèque à donner ; jay du mobilier, et ma maison de Clichy, encorre quelle ne puisse estre vendue ce quelle me coute ! vaudrait toujours bien mille louis, j'ay tout mon mobilier de la maison de la rue de Caumartin, Enfin ? jay plus qu'il ne faut pour remplir cette emprunt, il faut mon amy non que vous me fassiés ce prest (je ne serais jamais assez indiscrète pour vous le proposer) mais ! je désire de votre amitié pour moy, que vous me le fassiés faire par lamy Brichard. Il est bien pour moy, c'est votre homme ; vous et luy estes bien surs que moy, je suis aussi un honnête homme, que je tiendrés mes engagements, quils seront sacrés, que tout y sera suretés, honneur, probités ; voyés mon amy quelle reponse vous voudrés faire à votre Sophie

ARNOULD.

« Je rendrés bien entendu ! interets et capitalle : « tout serais compris dans la delegation des *mille* » *louis*.... (1) »

L'ami Brichard vu, Sophie recourait encore à

(1) Collection de M. Lalande. — Isographie des hommes célèbres.

Boutin comme à une obligeance et à une providence, lui mandant :

Ce mardy 13e janvier 1789.

« Je sors de chés lamy Brichart; mon amy : qui m'a conséilliée de vous voir pour vous rendre compte de notre entretiens, jaime mieux vous en écrire que de vous ennuyer en personne, sur tout cela ; j'aime à voir mes amis pour eux et non pour les importuner car ! dans ses sortes de cas, je suis encorre plus bètte que de coutume : mais ! venons au fait, lamy Brichard m'a dit qu'il n'avoit pas de fonds en ce moment, quil ne pourroit m'en promettre que pour le courand du mois de février, mais ! que comme il me fesait besoin d'une somme de quatres a cinq mille livre dicy au quinze de celuy cy, que si vous les aviés eh que vous pussiés me les prester qu'il se chargeoit sur cet emprunt de fevrier de vous les rendres. Peut estre bien meme qu'avec cette somme de cinq milles livres, bien administrée je pourés m'eviter un emprunt plus considérable, eh ! puisque cette d'enrée que l'on nome argent est si difficile a avoir ; voila mon amy tout ce que j'avois a vous dire sur mes interets, mon cœur seroit bien plus bavard s'il se mettoit a vous dire tout ce que Sophie sent pour vous de reconnaissançe et d'estime

Bonjour, bonjour, mon bon, mon excellent amy, aimés toujours un peu votre bien aimante et bien affectionnée

SOPHIE.

Ce mardy matin, 15 janvier 1789.

P. S. Deux mots de réponse si vous le pouvés soit a moy soit a lamy Brichard, que je sache mon sort dicy au 15 ou je serés terriblement embarrassée (1). »

Pendant cette négociation, les petites dettes devenaient grosses, et les plus petites devenaient criardes. Bientôt ce n'était plus cinq mille, mais douze milles livres qu'il fallait à Sophie pour faire face aux créances harcelantes. Tracassée, persécutée, plus ennuyée chaque jour et plus inquiète, elle courait d'amis en amis, de services en services, nouvelle et charmante dans ce métier de solliciteuse qu'elle anoblissait par je ne sais quel accent de l'âme, quel entrain et quelle pétulance de reconnaissance. Quelles charmantes quêteuses, ces lettres de Sophie ! Le tour libre, courant, imprévu ; la franche humeur du ton et du mot, une philosophie de

(1) Collection d'autographes de Goncourt.

bonne fille, couronnée de roses comme son cachet; et encore ce feu, cette verve! elles ont le diable au corps de la prière et du remerciement! Ont-elles parlé affaires, argent, elles sautent au cœur des gens : « ..... Quant à vous, mon amy, mon souverain bien et tout ce que j'estime au monde, je suis à vos pieds, à votre col, je vous embrasse, je vous remercie, je vous rends grâces de vos bontés pour moi. Ah! croyez que votre intention de m'obliger est gravée à jamais dans mon cœur, et que s'il est vrai (comme le disent bien des docteurs) que nous ayons une âme qui nous survive, la mienne vous aura en pensée par delà le trépas, croyez en votre Sophie (1). »

(1) Catalogue de lettres autographes, 7 décembre 1854.

—

XVI.

La Révolution était venue. Le long ménage avec les utopies de constitution anglaise de Lauraguais, la rancune contre le Fort-l'Evêque, le plaisir enfantin de voir démonter une vieille monarchie, tout cela disposait Sophie à applaudir le drame de Mirabeau. Son salon devint club (1). Poètes, hommes de lettres, philosophes, cédèrent leurs fauteuils aux hommes nouveaux qui décrétaient l'Encyclopédie. Le vin de Sophie arrosa les motions hardies, et si ses soupers ne valaient pas ses saillies, son zèle du bien public faisait passer ses hôtes par-dessus son cuisinier. Ses affaires avaient beau s'embrouiller, son crédit baisser du même train que le crédit public, elle servait la Révolution de toutes ses forces

(1) *Mémoires du comte de Tilly*, vol. II.

et de tout son esprit. Un jour, elle écrivait sur la porte du prieuré de Luzarches la jolie épigramme que tout Paris alla lire : *Ite missa est ;* un autre, elle envoyait aux Jacobins, pour y recevoir le baptême du patriotisme, les deux enfants du duc de Lauraguais. Aussitôt Champcenetz, son vieil ennemi, d'écrire de sa plume la plus brutale dans la *Chronique scandaleuse :* « Il y a des êtres qui ne mourraient pas contents s'ils ne s'étaient avilis de toutes les manières. La vieille Sophie Arnould en est l'exemple ; après s'être livrée pendant quarante ans à tous les gredins de mauvais goût, elle vient de se faire démagogue afin de recevoir chez elle la lie de l'espèce humaine. Elle envoie étudier aux Jacobins deux enfants qu'un galant homme lui fit jadis, par mégarde ; enfin elle justifie ce mot terrible du marquis de Louvois : quelqu'un lui demandait pourquoi Sophie puait tant de la bouche : *Parcequ'elle a le cœur sur les lèvres,* répondit-il (1). »

Les soufflets pas plus que la gène ne convertissaient Sophie au parti du passé ; et cependant, ne devait-il pas y avoir quelques regrets, et quelques regrets en arrière pour une comédienne qui avait un fils tout prêt pour les ordres ? De ce fils, hier des protections toutes puissantes eussent fait, que sait-on? un père de l'Église ou tout au moins un bénéficier ;

(1) *Chronique scandaleuse,* n° 29.

aujourd'hui — écoutez la mère intercéder pour l'abbé en espérance d'avant 1789, ce Constant Brancas qui sera le glorieux colonel de cuirassiers de l'Empire :

« 30 décembre 1790.

» Voicy mon amy, un grand garçon fils d'un ci-devant grand seigneur resté grand homme et par dessus tout votre amy ; en un mot mon amy, voilà le fils *très naturel* du ci-devant comte de Lauraguais (et de Sophie). Nous en avions fait un abbé parce que nous avions de grands moyens de faire faire fortune à notre gas (dans cette état, nous en aurions fait un pape ou au moins un gros beneficier) : — le ciel en a ordonné autrement. Vous voyez l'état où sont les choses, et il est.... soldat de la garde nationale non soldé ; il a quinze cents livres de rentes pour tout potage.

» Il en aurait mangé, depuis quinze mois qu'il a jeté le froc aux orties, le fond et le tréfond, comme on dit. Bref ! il n'a pas assez de fortune pour vivre à Paris ; moy je n'ai assurément pas assez de fortune pour l'y entretenir, et surtout à rien faire. Il veut aller à Londres en Angleterre ; il a le projet de s'y mettre dans une pension pour-

en apprendre la langue, et entrer ensuite dans une grande maison de commerce, etc., etc.

» Moi, qui ne connais ni l'Angleterre, ni Londres, ni ses usages, ni son commerce, — croyez-vous qu'un grand garçon, comme celui que je prends la liberté de présenter et de vous recommander, puisse, avec quinze cents livres de rentes, et ne connaissant de ce monde que les colléges, les séminaires et les b..... croyez-vous, dis-je, qu'il puisse faire quelque chose? dites-moi cela avec bonté. En vérité, je n'ai pas cinq sols à donner à M. de Brancas (c'est le nom du *quidam*) au delà de ses quinze cents livres de rentes.

» Il a le tiers égal de mes biens fait, et par conséquent la moitié de ma fortune à eux trois etc., etc.

» Voilà, mon ami, ma position; vous voyez avec quelle confiance je m'adresse à vous. Je suis honteuse de l'indiscrétion que j'y mets; vous pardonnerez à une pauvre recluse, qui, après vingt-cinq ans de célébrité, de gloire, d'adorations, d'adulations, se trouve là, seule, abandonnée, sans secours. Enfin, il faut avoir du courage, et je n'en manque pas. J'ai aussi beaucoup, mais infiniment, d'amitié, de confiance en vous. Je ne sais si vous partagerez ces sentiments, et même si vous m'avez conservé ceux que vous m'avez promis d'avoir pour Sophie; mais, quoiqu'il en soit, à tort et à travers,

je suis et serai, à la vie comme à la mort, votre bien sincère et bien affectionnée amie,

SOPHIE ARNOULD (1). »

(1) *Revue et Gazette des Théâtres de Paris*, 17 octobre 1844.

—

XVII.

A quelques années de là, la vieille et pauvre Sophie, au dépourvu, l'hiver venu, et d'argent et de compagnie, abandonnée du monde, sans une seule paire d'oreilles sous la main, n'ayant plus qu'une plume pour causer, jetait dans l'encrier tout son esprit et toute son âme. Elle faisait, avec des lettres, la battue de ses amis; et bientôt une correspondance suivie avec le toujours cher Bellanger devenait la seule occupation et le dernier intérêt de sa vie et de sa tête oisives. Il fallait à cette pauvre vieille femme quelqu'un qui voulût bien de ses confidences et des suprêmes radotages de son cœur, de ce cœur immortellement jeune, qui ne savait ni se taire, ni se recueillir, ni mourir tout seul! Et que lui importe d'obtenir, par charité, un peu de reconnaissance de cet homme à qui elle a donné son

amour, et de toucher ses souvenirs en les mendiant? Sophie, d'ailleurs, a appris à faire la part des choses et du changement. Bellanger est marié aujourd'hui, très-sérieusement marié avec une impure qui a rivalisé de bruit avec Sophie, Mlle Dervieux; quoi de plus pardonnable qu'il veuille ménager son bonheur, le tenir à distance de sa vie de garçon, et ne point laisser entrer trop avant dans son ménage l'indiscrète amitié de Sophie? Ainsi, du moins, l'illusion de Sophie l'excuse et l'absout, remettant aux mains de l'importune une plume pleine de baisers.

Cela, ce débat du pardon amoureux contre l'indifférence, nous a valu un écrivain, un épistolaire français. Oui, ces lettres de Sophie avec leur tour, leur franchise et leur premier coup, leur agrément libre et poissard, leurs larmes de si belle humeur, leur philosophie en chansons, leur coquetterie à la diable, leur esprit au petit bonheur, leurs charmes à l'aventure, leurs grâces salées; avec cette vie des images, ce feu des sentiments, ce renouvellement des formules, cet enjouement du train, cet éclat et cette caresse du ton, ces lettres de Sophie peuvent être « le mets des plus délicats ». Elles vont de Rabelais à Voltaire, de Lafontaine à Piron, et d'un bout de la femme à l'autre.

XVIII.

(A BELLANGER.)

« Du Paraclet Sophie, ce 27 février 1793 (1).

« Eh bien ! mon bel ange, voilà ta Sophie de retour dans sa pauvre petite chaumière. Sais-tu bien, mon ami, que tu m'as traitée avec bien de l'indifférence pendant le séjour que j'ai fait à Paris ; me voir rien qu'une fois ! encore est-ce — parceque j'ai été te trouver deux. Je suis toujours comme ces bons chiens qui reviennent sur le coup, qui léchent la main du maître qui les a frappés... Ah ! j'en ai pensé

(1) Il est à regretter que le copiste très-fidèle de ces lettres, obéissant à des préjugés qui sont au-dessous de l'histoire, n'ait pas respecté la mauvaise orthographe de Sophie.

pleurer plus d'une fois ; mais je me suis dit : eh bien que feras-tu Sophie ? pauvre Sophie ! on peut bien bouder contre son ventre, mais le pourras-tu contre ton cœur ? Eh ! j'ai repris tristement le chemin de ma solitude, *où la consolante espérance embellit pour moi l'avenir*. Eh ! comme je chante toujours, j'ai trouvé en songeant à tout ce qui m'arrive que l'air et les paroles du pauvre Jacques : *Quand j'étais près de toi*, etc., etc., etc., convenait merveilleusement à ma situation, et c'est aujourd'hui le seul des airs que je me permets..... Ah ! pauvre bébé... tu t'en souviens : « *Tous mes jours étaient* » *beaux! Qui me rendra ce temps prospère ?...* »

« Eh bien ! mon bébé, quoique je ne compte plus sur ta tête, je t'avertis que je compte, et compterai éternellement sur ton cœur : — en conséquence, je te prie de me donner en ce moment preuve d'intérêt, d'amitié bien sincère pour ta Sophie, en t'occupant un peu de ses petits intérêts : 1° pour ma maison de Clichy-la-Garenne, vendue à réméré au citoyen Germain, banquier à Paris, demeurant place des Victoires, car je ne sais pas son dernier nom. Je la lui ai vendue 24,000 fr. pour trois années, mais au bout de deux, si je trouve à la revendre davantage, en lui rendant la somme de 24,000 fr. qu'il m'a donnée, je rentre dans ma possession telle qu'elle est et se comporte ; je voudrais en avoir 40,000 fr. y compris les glaces et boiseries et tous

ses agréments ! Tu sais, mon ami, que cette maison me revient à plus de 65,000 fr. par tout ce que j'y ai fait construire, et par les bâtiments que j'y ai ajoutés etc., etc., de sorte que les personnes qui l'auront, n'ont absolument que des lits et des meubles à y porter. Vois mon bien-aimé à me faire dépêcher cette vente, parceque cela me fera quelqu'argent dont j'ai grand besoin, ainsi que tout le monde, je crois, par le temps qui court. En voilà pour un; ensuite, comme je songe à orner, à embellir ma retraite, et à la faire valoir, je plante et sème tant que je puis. Si tu avais quelques arbres à me procurer, d'abord des arbres fruitiers, tels que des pommiers nains, dits sans paradis, quelques autres aussi, quelques poiriers, pêchers, et puis beaucoup de petits arbrisseaux pour bosquets et parterre, oh ! tu me ferais grand plaisir. Voilà bien des choses à la fois, diras-tu ; mais c'est pour t'importuner moins souvent que je te demande tout de suite ce que j'aurais besoin, envie ; j'ai une terre excellente, un emplacement charmant, tout y vient comme au jardin d'*Eden*. Voilà pourquoi je commence ma demande par des *pommes*, non que j'aie un Adam à tenter, ni que je sois encore dans le cas de trouver un Pâris qui soit tenté de me la donner ; mais on est bien aise dans tous les temps de sa vie de garder une poire pour la soif. Ah çà, mon bébé, je hasarde toutes ces demandes, bien entendu que tu feras ce

que tu voudras et que tu auras tout le loisir de ton côté de mettre néant à ma requête, non pas à tout, car tu n'as que de la bonne volonté à mettre pour moi dans l'affaire de la maison de Clichy, et si cela a lieu alors elle me mettra à même d'acquérir ce que j'aurai besoin. Bonjour, mon bon bébé, mon ancien et éternel ami ; n'oublie jamais qu'il existe dans un coin de cette terre, un être qui t'a aimé bien tendrement ; à la raison comme à la folie, et qui t'aimera jusqu'au dernier soupir de son dernier moment. Eh ! celle-là, c'est ta Sophie.

» P. S. Donne-moi de tes nouvelles, écris-moi souvent à mon Paraclet, tu sais que la première des Héloïses n'avait besoin que des lettres de son Abailard pour charmer ses ennuis ; c'est elle qui dit encore à son amant que — l'art d'écrire fut inventé par l'amant malheureux et l'amante captive etc., etc. Allons, adieu encore, quoique ce mot coûte à mon cœur. Si l'amour laisse quelques moments à l'amitié, donne-les à ta pauvre amie. »

—

XIX.

Ainsi la reine d'Opéra est devenue paysanne de bonne volonté, bonne fermière, fort amoureuse de son état, vivement intéressée au train de la terre, occupée de la pousse des arbres et du mûrissement de la vigne; les yeux et l'esprit pleins de verdure. Car ce sont, à une certaine heure, paradis que les champs aux gens de théâtre. Quel repos ! après ce tapage du corps, de l'âme et des sens ! Quelle résurrection, cet air vif emplissant les poumons usés, l'ombre et l'azur baignant le regard brûlé, et de nouveaux jours, égayés d'un vrai soleil, coulés dans un monde vivant, après tant de soirs vécus dans le mensonge de la lumière, de la vie et de la campagne ! De quelle paix, cette paix qui les entoure, berce leurs longues années, et leur mémoire qui s'endort ! Quelles joies toutes neuves ! et dans quelle

enfance ils tombent soudainement, charmés par l'immortelle nature !

Sophie était heureuse à la façon de ces vieux enfants jouant à l'idylle. Il y avait un rayonnement chez elle, et une sérénité dont ses lettres gardent une lueur. Elle goûtait la solitude comme un ami. Le silence accordait sa tête et son cœur, et repliée sur elle, l'esprit retraité, elle allait à la vieillesse avec le recueillement et le sourire. Rien ne la dérangeait de ce bien-vivre ; le passé derrière elle, ce n'était plus que souvenirs. Paris était bien loin, plus loin que le passé, tout là-bas. Il n'y avait, pour rappeler le monde à Sophie, que sa fille, la fille de Lauraguais ; cette Alexandrine, la vraie fille des bons mots de Sophie Arnould, mais aigrie, tournée au fiel, la langue cruelle, la verve envieuse, méchante à tous et surtout à sa mère qu'elle jalousait pour sa gloire, et qu'elle méprisait pour sa vie. Laide, sans grâces, blonde jusqu'à être rousse, elle avait mis le feu au cœur d'un petit poète, dont la fort petite muse, courte d'haleine, s'essoufflait à courir les prix d'Académie (1). Sa muse promenée de la mère à la fille, André de Murville avait fini par épouser un peu de la célébrité de Sophie en

(1) Voyez sur les rivalités académiques de Murville et de La Harpe une lettre de Sophie imprimée dans la *Correspondance secrète de Métra*, vol. VIII, p. 271.

épousant Alexandrine. Le mariage n'avait pas été heureux, mais le divorce avait eu le bon esprit d'advenir, et la citoyenne ci-devant de Murville venait souvent promener jusqu'à Luzarches sa liberté et son veuvage.

—

XX.

(A BELLANGER.)

« Du Paraclet Sophie, ce 3 ventôse année 3e de la République française, une et indivisible (21 février 1795).

» Enfin, enfin, voilà donc une réponse de mon bel ange, ou, pour m'exprimer selon mon cœur, des nouvelles de mon ami ; me voilà donc encore une fois heureuse dans ma vie. Votre lettre, mon ami, m'a fait éprouver toutes les sensations, et vous vous doutez bien du rang où je les place, après la peine, le plaisir. Comment, mon bien-aimé a tant souffert!... ils t'ont ruiné, mon bel ange ; ils t'ont volé, incarcéré et marié!.. mon ami, moi je ne le suis pas, et peu s'en faut cependant que je n'aie éprouvé

les mêmes tourments, les mêmes persécutions ; ils m'ont ruinée aussi, ils m'ont fait des visites révolutionnaires (1) ; ils auraient été aussi jusqu'à l'incarcération, si je n'eusse été réclamée par les habitants de ma commune, mais, ces derniers ont bien voulu dire tant de bien de moi, qu'ils ont respecté ma personne et ne se sont jetés que sur la fortune ; *mais à quoi sert le bien, à qui n'a besoin de rien?* Au demeurant comme j'en ai bien long à te raconter sur tout cela, je me réserve pour te le dire de vive voix, si j'y pense encore, car je crois que le plaisir de te voir me fera oublier tous mes malheurs, toutes mes vicissitudes, etc., etc. Enfin nous en voilà quittes encore une fois, il faut espérer que ce sera la dernière, et que nous n'aurons plus ni tyrans, ni ministres à combattre : on a long-temps parlé de la bête du Gévaudan ; mais on parlera long-temps encore, je crois, de l'animal féroce dit *Robespierre!* Allons, tâchons d'oublier toutes ces horreurs ; cela sera difficile à mon cœur, puisque j'ai à regretter une de ses victimes qui m'était chère... ton ami, ce malheureux d'Hénin ; je ne sais si je le pleurerai long-temps encore ; non, mais je promets bien de ne l'oublier jamais !.....

(1) Voyez l'*Arnoldiana*. C'est dans une de ces visites que Sophie dit le mot : « Mes amis, j'ai toujours été une citoyenne très-active, et je connais par cœur les droits de l'homme. »

» Allons, changeons de matière, tu ne sais ni où je suis, ni comme je suis. Eh bien ! il faut que je t'en fasse ici le détail ; d'abord mon habitation est un ci-devant couvent de moines (qui aurait été fort du goût de notre célèbre Ninon). Mais mon couvent, sans moines, ne lui aurait peut-être pas tant plu qu'à moi, tel qu'il est : je ne suis pas dans une commune merveilleuse pour la société, car elle est nulle ici, mais j'y suis dans une retraite charmante et qui serait devenue un délice, si j'avais pu y finir les travaux que j'y avais commencé ; mais ils m'ont *démonétisée*... l'ami Cambon m'a, par ses opérations algébriques, coupé bras et jambes, si bien que j'ai une maison qui n'a que la carcasse, et qui attend portes et fenêtres pour quand il plaira à Dieu de m'en rendre les moyens ; mais quant à présent, me voilà à peu près comme le fils de Dieu fait homme, je n'ai pas où reposer ma tête, c'est-à-dire pourtant que je me suis campée provisoirement dans une manière de chenil que je nomme ma maison, j'ai fait construire dans le colombier de mes anciens moines une chambre où tient un châlit, une table, une chaise etc., voilà où je gis. Mais en revanche j'ai un beau parc contenant tout ce qu'il est possible de désirer pour l'agrément et le besoin ; un superbe potager, une vigne, qui cette année m'a rendu dix muids de vin, une futaie, un bois, un verger, un canal très-bien empoissonné, des bosquets, bon air,

belle vue, bon terrain, voilà la quatrième année que j'y suis, et que j'y reste dans la plus grande solitude, eh bien ! je n'y ai pas éprouvé une seconde d'ennui, tant tout ce qui m'environne est varié ; j'ai fait bâtir d'abord et puis *le combat finit faute de combattants* pour cette partie ; mais j'ai fait planter, déplanter, semer, j'ai récolté, et puis j'ai une basse-cour ; mes courtisans y sont assez nombreux : poules, coqs, dindons, cochons, moutons, lapins ; j'avais aussi des pigeons, mais la cherté de leur nourriture m'a fait renoncer à ces derniers ; quand j'aurai du terrain de libre pour leur faire de la nourriture, eh bien ! j'en aurai encore, car tout cela est de ressource, et il y a beaucoup à profiter avec ces beaux esprits-là, lorsqu'ils sont à notre table : là, ils ne vous contrarient pas. J'ai tout oublié du beau monde et de ses usages, tu le vois, mon ami, il y a si long-temps aussi que je vis comme une sauvage qu'à peine puis-je me rappeler le langage des humains. Ah ! si je n'avais ma fille, qui quelquefois vient me tirer de ma léthargie, je crois que j'aurais oublié à parler ma langue ; mais à propos de ma fille, c'est toujours un drôle de corps ; toujours de l'esprit, et de tous les esprits ; tu sais ! elle est divorcée d'avec Murville ! elle s'est remariée ici, avec un gros beau jeune homme, le fils du maître de poste de Luzarches. Enfin, c'est fait ; tu sais que pourvu qu'elle soit bien la nuit, elle s'embarrasse peu des formes

le jour, ce mari-là devait lui convenir tout aussi peu qu'à moi ; mais elle l'a voulu, elle l'a pris. A propos de mari, tiens, tu peux bien savoir à peu près ce qu'il est celui-là, car il y a un jeune homme qui a été dessinateur chez toi qui vient d'épouser sa sœur ; c'est un nommé L'Epine, architecte : il a fait pour lui un assez bon mariage à tous égards ; sa femme est la plus douce et la meilleure créature du monde, et puis elle est assez riche, d'autant que tout son bien est en fonds de terres, et que les terres sont aujourd'hui d'un prix exorbitant. Allons, oh ! pour le coup voilà une trop longue lettre, et cependant je ne t'ai pas dit la centième partie des choses que j'aurais à te communiquer, car j'ai à te parler de cent mille choses ; j'ai cent questions à te faire sur ta position actuelle, sur la suite de tes infortunes... tes besoins ! que sais-je ! N'attends pas de moi de belles phrases, sur tout cela mon cœur n'est qu'une bête ; mais retiens bien, mon ami, que si de nous deux c'est moi qui suis la moins infortunée, tu as droit au partage de tout ce que je possède ; je n'ai oublié ni le temps passé, ni tes bonnes qualités, ni tes vertus ; il est bien juste que celui qui a toujours été bon fils, bon frère, bon parent, bon ami, trouve aussi des bons cœurs, et celui de ta Sophie est, a été, et sera tien jusqu'à la dernière heure.

» Peu de moments, mais je n'irai qu'une minute à Paris et qui sera pour te voir et embrasser ; le pre-

mier qui en aura le loisir ira visiter l'autre ; si je vais moi, ce ne pourrait être que pour mille choses, mille amitiés, mille remerciements à ta femme de son offre obligeante, j'en userai au n° 21. »

—

XXI.

A BELLANGER.

« Du Paraclet Sophie, an 3e, 3 floréal (22 avril 1795).

» Eh bien ! mon bel ange, vous vous croyez donc quittes de moi par une réponse, oh ! que je ne tiens pas comme cela mes amis quittes envers moi à si bon marché ; je vous ai écrit pour deux, et je veux deux réponses, une de toi et une de ta compagne. Eh ! puisqu'elle s'est érigée ta garde-malade, ta petite Sœur du Pot, il faut qu'elle remplisse tous les devoirs de son état, il faut qu'elle ait la bonté (dont elle a si bonne dose dans le cœur) de me donner de tes nouvelles; je dirais bien et des siennes aussi, mais je lui ai trouvé si joli visage que je crois d'elle,

comme dit la chanson de Beaumarchais : *beau, c'est-à-dire bon.* Ma foi, mon bel ange, tu n'es pas changeant, tu n'en as pas de prétexte, car celle que tu aimes est toujours la même, sans compliment encore; allons donne-moi de ses nouvelles, prie la de me donner des tiennes, et nous serons tous trois heureux ; pour moi si je ne suis pas morte de faim après ce temps-ci, oh ! je vous écrirai jusqu'à vous ennuyer peut-être. Nous mourons de faim ici, parceque nous sommes environnés de scélérats, car il y a du blé pour plus d'une année, bien loin d'en manquer par famine. Enfin j'ai été refusée de 1500 fr. *pour un sepier de farine ;* ils ont si mauvaise volonté qu'ils refusent même du numéraire; ils veulent faire mourir de faim absolument et ôter toutes les ressources. Le commerce à présent n'est qu'un brigandage effréné, c'est à qui pis fera. Les fermiers, les meuniers, les boulangers et voire *même les bouchers*, sauf l'estime que j'ai pour le représentant Legendre, tout cela sont des gueux, des scélérats, qui n'ont ni foi ni loi, qui n'ont rien de sacré et qui sont des Judas de nature. Pauvre République ! J'enrage de colère de voir tant de scélératesses. Eh bien ! ne me voilà-t-il pas en colère comme Gilles, moi qui ne vois personne, et qui n'a jamais voulu me mêler de rien que de planter mes choux, les fricasser et les manger, car je suis devenue le *maître Jacques* de ma maison ; aussi Dieu

sait quelle maison ! heureusement que je ne suis pas sur ma bouche, et comme disait le pauvre Favier, que je n'ai pas *mon tempérament dans les asperges !* car je serais mal nourrie. Enfin, tout cela se passera. Ce qui est immuable, que le temps, l'absence et tout ce qui a changé, n'a jamais atténué, c'est la tendre et constante amitié de votre Sophie.

Allons vite ! de vos nouvelles, monsieur et madame, et ne me faites pas languir, car bientôt peut-être partirai-je pour le *grand voyage*, ce départ éternel.....

Bien des amitiés de ma part à Bougainville, j'aime toujours ce petit polisson de collége ou d'école.

P. S. Tu m'as promis des graines, ne m'oubliez pas mes amis, car je vais toujours plantant !

A propos de planter, je ne t'ai pas dit qu'un nommé Lépine, que je crois avoir vu dans un coin de tes ateliers et chez toi, a épousé la sœur du *plus nouveau de mes gendres*, remarque bien que je ne dis pas le dernier... parceque dame Alexandrine peut en ordonner autrement, c'est pourtant un assez bon enfant..... »

—

XXII.

(A BELLANGER.)

« Du Paraclet Sophie, 14 brumaire an 6e (4 novembre 1797.)

» Comment, il est Dieu possible, mon bel ange, vous le meilleur comme le plus ancien de mes amis, que je sois malade comme je l'ai été, aussi gravement, aussi dangereusement depuis quatre mois, et plus, sans avoir entendu parler de vous, sans en recevoir la plus petite marque d'intérêt, d'amitié ! je ne l'eusse jamais cru, si je ne venais de l'éprouver. Ah ! que votre cœur a de reproches à se faire !... Voilà donc les amis de ce monde !... Aussi pendant les trente-cinq jours où j'ai eu, pour compagne de ma couche cette hideuse qu'on appelle la mort, eh bien ! je n'ai eu aucun regret de penser

à la suivre... Je viens de faire un apprentissage qui m'a prouvé qu'il était plus difficile de vivre que de mourir, mais par exemple, ce que j'ignorais, ce sont les maux occassionnés pas une fièvre—putride, bilieuse et maligne ; et c'est ce que je sais actuellement. M'en voilà quitte, Dieu merci, aux forces près, qui sont encore bien faibles, car je puis à peine marcher ; il y a quelques jours que j'ai voulu me traîner jusqu'à la porte du jardin *pour humer l'soleil d'la nature*, oh ! il a fallu me rapporter bien vite dans ma cahutte, qui contient neuf pieds carrés que j'ai encore bien de la peine à parcourir ; cela reviendra peut-être, mais la saison où nous sommes n'est pas trop favorable aux convalescents.

J'ai une grande consolation, c'est l'intérêt tendre *et actif* que le bon père Poupard a pris à mon état ; j'ai retrouvé en lui le cœur de Dorval, et la générosité du Cte Lauraguais ! cependant le pauvre diable est dans une furieuse gêne, je le sais, rien de ses affaires ne finit, et il y a encore le séquestre sur ses revenus, etc., etc., etc.

J'ai à joindre à cet excellent ami, l'ami Darcet, François de Neufchâteau, Mirebeck, la citoyenne La Chabaussière, parents et autres, qui m'ont donné preuve d'intérêt, et qui m'entourent de soins extrêmes. Mon fils aîné (1) m'avait amené un médecin

(1) Sophie Arnould avait eu du comte de Lauraguais quatre

de Paris, mais je m'en suis tenue à celui de mon village, un vrai Sganarelle, chantant toujours *bouteille ma mie*, et ne la quittant que rarement ! N'importe il m'a bien saignée, bien traitée, bien guérie, et peut-être un médecin de Paris ne m'aurait-il pas tirée aussi bien d'une maladie aussi compliquée et aussi grave. J'oubliais d'ajouter au mérite de mon Esculape qu'il est fou à toutes les nouvelles lunes, mais fou, bien fou pendant toute sa durée, ou quatre jours au moins. Eh bien ! tout cela n'y fait rien ; est-il question de son art ? il reprend toute sa raison ; c'est le plus grand botaniste que l'on connaisse, et il n'a employé que des simples pour ma guérison, mais il a, je crois, les secrets de la nature dans ce genre.

Adieu, mon bel ange, en voilà assez de dit pour une pauvre fille qui par sa faiblesse ne fait que difficilement usage de ses membres, et qui a la tête encore étonnée par la maladie et la diète, et ce qui

enfants, dont les deux aînés moururent fort jeunes ; Constant Dioville-Brancas, le troisième, dont elle avait voulu faire un abbé, fut tué à Wagram colonel du 11e de cuirassiers ; le quatrième enfant était Alexandrine. Une personne bien renseignée, et avec laquelle notre correspondance s'accorde, nous affirme qu'elle n'eut que deux fils de M. de Lauraguais ; un garçon, qui porta le nom de Merville, eut des enfants, et survécut à son cadet, Constant Brancas, qui ne fut pas tué à Wagram, mais à l'affaire de l'île de Lobau.

s'en suit, je ne vous aime ni ne vous embrasse de toutes mes forces, car ce serait trop mal vous exprimer combien vous est et vous restera tendrement attachée votre bonne Sophie.

P. S. Ne m'oubliez pas auprès de votre charmante et aimable compagne, quoique je sois bien sensible à l'oubli qu'elle a fait de sa meilleure et plus ancienne amie ! elle aurait dû penser pourtant — qu'étant *coiffée d'elle* comme je le suis, *çà me ferait ben de la peine.* A propos de coiffure, ah pardienne va, j'ai de beaux cheveux actuellement, si tu me voyais tu dirais bien *la v'la donc c'te belle !...* maigre comme une arête, pâle comme la mort ! Ah mon bon Dieu ! ce que c'est que de nous !... le beau plaisir que de vieillir, sans avoir plus à compter sur printemps, plaisirs, ni amours... à propos de tout cela, dis à mes bons amis de ce bon temps, Bougainville, Ste-Foy, Moireau etc., etc. que la bonne Sophie est encore heureuse par le souvenir qu'elle conserve d'eux, et qu'elle les embrasse avec son vieux visage, d'un cœur toujours jeune et qui ne vieillira jamais en amitié, comme en tendresse : sentiment qui me fait croire bien fortement à l'immortalité de notre âme, et que lorsque nous mourons ce n'est que pour changer de coque comme les vers à soie. »

XXIII.

Dans cette lettre, Sophie mentionne avec reconnaissance le nom de François de Neufchâteau, à qui elle devait ou allait devoir une pension de 2,400 liv. et un logement à l'hôtel d'Angivilliers. La première entrevue ne promettait pas si bien, et, s'il veut juger du style de Sophie tenant le « burin de l'histoire légère, » — c'est une de ses expressions, — le lecteur n'a qu'à lire cette philippique écrite sur l'heure et que nous trouvons annexée aux Mémoires de Sophie :

« François de Neufchâteau, dont les dernières années furent si brillantes, fut un petit personnage à son début. Ce jeune garçon, fils d'un pauvre propriétaire du pays des Vosges, s'échappa des mains de ses parents pour aller saluer à Ferney *le glorieux patriarche de la Littérature*. Voltaire, accablé et

jamais rassasié de ces sortes d'hommages, trouva *charmants,* c'était son terme, les méchants vers de ce jeune homme , et, comme il avait l'air de vouloir s'établir dans son *hermitage,* le malin vieillard lui conseilla de se rendre au plus tôt dans la capitale du monde littéraire, où il lui promit les plus grands succès.

Le jeune François, qui n'osait se mettre en route sans passe-port, le supplia de lui accorder quelques lignes de recommandation auprès d'une ou deux personnes marquantes. Le poète, pour se tirer d'affaire lui donna quelques mots pour une duchesse qu'il savait morte et un petit quatrain pour moi. François, assez mal vêtu et d'une tournure villageoise, vint me rendre ce quatr ain, auquel il joignait ses civilités. Sa gaucherie n'était pas incurable, car il avait un très-vif penchant pour les femmes et pour les femmes de théâtre surtout. Nous reprîmes ce jeune talent en sous-œuvre, et j'en décidai la reconstruction; je lui appris (en assez peu de temps) des quantités de choses, et je le dégoûtai, à force de moqueries, de ces fadeurs insignifiantes et de ces phrases de longue haleine dont le ridicule ne l'avait pas encore frappé ; son accent montagnard et sa voix bruyante blessaient mon oreille : je lui appris d'abord à se taire, et quelque temps après à parler bas. Il mit, de temps en temps, des essais plus ou moins parfaits aux concours

annuels de l'Académie française et des provinces. Il remporta des prix, et me fit hommage de ces médailles académiques, me déclarant à moi-même que nous remportions ces prix-là en commun.

Ma jeunesse s'éloignait à grands pas, la sienne était à sa floraison. Il osa soutenir qu'il m'aimait, et mon bon-sens n'en voulut rien croire ; il me protestait alors que je lui faisais injure : la suite a bien prouvé qu'il n'était qu'un menteur, et que j'avais plus d'esprit encore qu'il ne m'en croyait.

Lorsque la Révolution éclata, François de Neufchâteau, qui avait adressé tant d'hommages flatteurs et tant de madrigaux parfumés à toutes les grandeurs humaines, fut des premiers à prendre parti dans la révolte, et n'encensa plus que la *Liberté* et *l'Egalité*. Sous le règne sanglant de la Terreur, il adresse une Epître démesurée au farouche Robespierre qui tuait de préférence les nobles et les savants. Cette conduite déshonorante d'un vil déserteur et d'un lâche lui valut l'estime et l'affection de tous les hommes de rapine et de carnage, dont il s'était fait le poète et l'admirateur.

A leur tour, ces messieurs-là le firent membre du Directoire qui remplaça, comme on sait, la Convention nationale mise au néant par Napoléon. J'avais perdu, à la banqueroute décrétée sur le rapport du fameux Cambon, les deux grands tiers de ma petite fortune : ayant appris l'exaltation de mon ancien

jeune homme, je me parai de tous mes plus beaux ajustements et de mes valenciennes, sans faire la jeune pour cela. Je me rendis au palais du Luxembourg qu'habitait l'altesse nouvelle. Les grandes salles et antichambres de ce palais étaient pleines de solliciteurs et de bonnes gens à espérances : toutes ces personnes vinrent à moi et m'accueillirent comme on revoit une femme à talents que l'on croyait morte. Un homme de très-haute distinction après m'avoir commodément assise dans un fauteuil, passa vitement chez le directeur de l'Empire français, lui disant que Sophie Arnould sollicitait de lui une courte audience. Le petit poète métamorphosé en grand seigneur répondit avec emportement : Et que me veut cette vieille folle ! *Courez lui dire que je n'y suis pas.*

L'éclat de sa voix parvint jusqu'à mon fauteuil, l'indignation me saisit; je poussai les portes devant moi et je parus en sa présence : Je ne viens point vous reparler du passé, lui dis-je, je viens vous prier seulement d'empêcher que je ne meure dans un hospice; le présent vous appartient, mais l'avenir n'appartient à personne : accordez-moi, s'il vous plaît, la pension qu'allait me donner la cour si vous ne l'aviez renversée. Au demeurant, Monsieur le Directeur, je ne suis point folle par le nombre de mes années : ce fut dans ma jeunesse que je l'étais.

Il comprit on ne peut mieux le sens de ces paro-

les, me prodigua ses révérences et me promit avec caresses ce qu'il n'avait pas l'intention de tenir.

Le lendemain, car il me tardait, je racontai mon évènement du Luxembourg à des personnes aimables dont j'étais aimée. Elles mirent dans les journaux tous ces articles piquants *sur la morgue et sur l'ingratitude* qui réjouirent l'auditoire et qui me furent attribués. »

—

XXIV.

(A BELLANGER).

« Du Paraclet Sophie, ce 5 nivôse an 6e (25 décembre 1797).

» Je ne vous répondrai que deux mots aujourd'hui, mes bons amis, et il faut qu'ils vous suffisent dans ce moment, pour vous exprimer la reconnaissance que j'ai des sentiments tendres que vous me témoignez dans la lettre dernière que j'ai reçue de vous, car ma santé n'est pas assez bonne encore, ni mes forces assez bien revenues pour que je puisse entreprendre de vous en remercier, comme je le sens et comme je le voudrais. J'ai été bien malade, oui, pendant *cinquante-trois jours*, très-mal.... mais surtout pendant *trente-cinq à l'agonie*. Eh bien ! mon bel ange, si le sort eût décidé de votre Sophie,

comme vous étiez sans cesse à sa pensée, elle eût conservé par delà le trépas le souvenir du tendre et sincère attachement qu'elle vous avait voué depuis ses plus jeunes ans; mais enfin, puisque le *petit bonhomme vit encore,* rien de changé dans les sentiments de votre toujours bien aimante Sophie.

P. S. Mille choses de ma part à cet aimable secrétaire ; en la lisant, en la voyant je sens *qu'il aurait été impossible à mon cœur*, si elle ne fût pas devenue ma rivale, de devenir *le vôtre;* mais puisque le sort en a décidé ainsi, *nous sommes bien comme nous sommes*; que désormais les trois ne fassent qu'un ; voilà déjà le mien qui a été prendre sa place dans les deux vôtres. Adieu, je le charge de vous embrasser de tout son pouvoir.

Je voudrais bien vous voir, mon bel ange, mais je suis ici dans l'embarras d'arrangements, je voudrais occuper une chambre de mon grand bâtiment, et pour m'en procurer les moyens, j'ai loué pour ferme le côté du bâtiment que j'habitais ; je vous dirai tout cela quand je pourrai avoir ma tête, et moins de difficultés à écrire, car je tiens ma plume comme Arlequin, barbier paralytique, tenait son rasoir.

Remettez la visite que vous voulez me faire à ce printemps, et ce sera pour moi de beaux jours.

Mille choses à tous mes amis, à Ste-Foy, à Bougainville.

Je te dirai que je suis bien contente de la conduite du Cte Lauraguais envers moi, il vient à mon secours d'une manière digne de lui. »

—

XXV.

« SOPHIE ARNOULD,

A BELLANGER, SON MEILLEUR AMI.

« Du Paraclet, le 19 thermidor an 6e (6 août 1798).

» Eh bien! mon bel ange, vous ne me dites rien de votre visite à notre illustre ami François de Neufchâteau? Vous me croyez donc devenue indifférente à tout ce qui vous intéresse? vous avez un tort, vous avez deux torts, vous avez trois torts, vous voilà comme le bonhomme Pincé ; si je n'avais pas été malade et retenue au lit depuis quinze jours par une maudite fièvre, émanée d'un catharre épouvantable, j'aurais été à Paris faire moi-même votre

commission, car j'ai toujours bon pied, bon cœur pour mes amis. Adieu, je ne puis vous en écrire plus long, la toux qui me persécute ne m'en permet pas davantage, je tousse de toutes mes forces ; mais je vous aime de tout mon cœur, et c'est bien plus fort encore.

Embrassez-bien pour moi votre aimable compagne, et je vous rendrai *foi d'animal, intérêt et principal.*

SOPHIE. »

—

XXVI.

Dans ces lettres de Sophie à Bellanger, le nom de Lauraguais revient involontairement sous sa plume. Dans sa solitude, l'ombre de sa jeunesse et des premières amours reparaît aux yeux de Sophie; elle ne vit plus que de souvenir, et le souvenir remonte le temps. Que de choses pourtant! et que d'années, chargées d'évènements comme des siècles, depuis ce vieux passé-là! Et l'étrange rencontre de goûts du ci-devant duc et de la ci-devant comédienne! Le duc est allé aux champs se consoler de la Révolution, comme la comédienne est allée aux champs se consoler de l'âge. La citoyenne Sophie est fermière : des poules sont tout son monde; le citoyen Brancas est berger : des moutons font sa seule compagnie. Qui l'eût dit que Lauraguais tiendrait un jour sa promesse de 1783 : « ..... Je ne veux plus aimer

que les arbres et ma vieille Sophie (1). » Et tous deux, ces vieux amoureux, se sont logés en petits domaines de la ci-devant église : si Sophie a le prieuré de Luzarches, Dorval a le prieuré de Manicamp. Ils ont renoué du fond de ces deux bouts du monde. Ils se sont retrouvés tout joyeux, le cœur survivant après le naufrage et l'engloutissement de leur siècle ! Ils se sont écrit ; ils s'écrivent. Ils voudraient se rejoindre, et craignent de se revoir. Ils voudraient s'arranger pour mourir ensemble, et ne savent s'ils ont assez pour vivre. Ce sont de ces beaux projets que les vieillards commencent et n'achèvent pas, des rêves qui les bercent et dans lesquels ils s'endorment. Le berger Brancas avait invité Sophie à venir à Manicamp ; dans cette charmante lettre, Sophie, que les soins de sa santé ont ramenée à Paris, lui offre l'hospitalité dans son pauvre logement de l'hôtel d'Angivilliers :

« Paris le 5e jour complémentaire an 7 (21 septembre 1799).

» Que votre L'ettre dernierre, mon amy, a fait de bien a mon cœur : ce qu'elle contient d'expressions douces et tendres, m'a rappellée aux beaux jours de Dorval et de Sophie ; finir mes jours auprès de vous,

(1) Catalogue de lettres autographes de M. H..... 1854.

vous rendre tous les soins de l'amitié, de l'attachement le plus tendre, le plus constant, est le vœux de mon cœur et mettra le comble à mon bonheur : mais le temps, les circonstances et toutes choses qu'ils entraîne, mettent obstacle à ce que ce soye a Manicamp.

Je suis retenue icy par les secours que j'y reçois du gouvernement, qui, tels modiques qu'ils sonts, fournissent à ma subsistance et m'aident *a nourire — a elever* les trois enfants que la mort de notre Alexandrine a laissés à ma charge ; c'est un devoir sacrée ! et que je suis seule a remplir... En allant auprès de vous, mon amy, tout le bonheur ne seroit que pour moy ; mon cœur n'est point changé, mon amy, le bien que j'ay pu faire, et celuy que je fais est le seul bien qui me reste : je ne puis plus etre heureuse que par les souvenirs : vous voyez bien que je ne puis quitter, mais vous, mon Dorval, vous devez venir icy : cent mille raisons plus fortes les unes que les autres doivent vous y décider : icy, vous devez fixer votre demeure ; icy vous trouverez les ressources que vous chercheriez vainement ou vous este et *votre sureté.*

Je ne scais comment vous envisagez nos affaires et notre avenir... voila qu'il est question encorre de requisitions de tous genres, chevaux, fourrages, bleds, avoines, eaux-de-vie, etc., etc., etc. Remarquez-bien ! qu'ils estoient desja en vigueur dans les

départements environnants les armées. L'emprunt de 100 M. : la loy sur les otages : ses moyens ! pour les gens qui réfléchissent, paroissent e tre pris pour parer au coup qui doit porter notre sistème financier... ou je m'abuse ou je crois voir qu'on commence à ce *lasser* do la politique entortillée de notre directoir. Vous scavez comme l'on interprette la conduitte de l'un d'eux (de S...) comme en tout sa volonté apparente est de vouloir le retour de la royauté. . . . . il ne le veux pas, il ne le pense pas même : tout cela n'est qu'un moyen de tirannie favorable a ce corps : mais comme il n'a pas de moyens reels et que tout ce qu'il offre est *reves creux :* il en resulte un fait certain c'est une continuité de malheurs incalculables... En effets ! des roix *nos ennemies* et les roix ! que l'on dit *nos alliées* n'ont pas cessés d'aller a leur but *notre ruine, par notre affaiblissement et notre affaiblissement par des secours donnés aux parties de L'intérienr*, alors qu'ils parurent successivement estre perdues a jamais.

Les divisions dans nos armées ! . . . . . voyez-les ! Elles sont poussées a un point de machiavélismes.... qui détruit toutes harmonies, annulle toutes forces : et ne laissent aux français que des défaites, et des craintes mêmes a ceux qui sonts les auteurs, instigateurs de ses divisions..... encorre qu'ils veuillent paraitre rassurées par la nomination de Magdo-

nald.... Ceux qui d'une autre part désirent la royauté... ne voyent aucun objet apparent capable de faire compter raisonablement sur aucun succès, craignent les faux et les fripons de leur parti : et si le voile grossier qui couvre la nullité de notre directoir est arrachée par quelques catastrophes, ou par les finances... alors où en seront-nous? Vous voyez qu'il n'y aura de party que celuy des jacobins, qui seul sera remarquable au milieu de vingt factions tres inutilles pour leurs membres et tres dangereuses pour tous : voila de quoy exercer votre imagination mon pauvre amy : il faut que j'aïe bien ecouttée, bien entendue et surtout que j'aie bien le desir de remplir vos vues, pour vous en dires si long sur telle matière que, quoique j'en soye *toute fraische émoulue,* est bien étrangère à mes connaissances, à mon esprit : je ne scais si dans cet article, vous y lirez bien clairement que le lieu que vous devez habiter et le seul habitable pour vous, est Paris : il faut de l'argent direz vous mais! vous en aurez *un peu* et puis moy *un peu* aussy. Nous n'auronts pas de dépençes bien fortes à faires. Point de loyer à payer : il y a le desjeuné du matin : a diné! nous irons chez nos amis, nous seronts discrets chez eux et très sobres chez nous : j'ay aussi du bois au paraclet dont je ferai amener une partie icy; vous avez dit à ce sujet tout ce qu'il y avait a dires, et si bien, avec tant d'esprit et de graces, qu'il ne me

reste rien à dires que de vous en remercier. Pour en revenir à nos moutons : sur les moyens de vivres; eh bien mon Dorval, nous nous aiderons l'un a l'autre : nous prendrons nos modèles dans Baucisse et Philemon,.. Dorval écrira les grandes avantures de notre révolution : moy je pourai transmettre a la race future, celles de nos jeunes ans : il y a desja longtemps, mais l'on oublie jamais ce qui a beaucoup ému, etc. ! le cœur seul, mon Dorval, garde de longs souvenirs. Ce n'est pas comme vous voyez ma volonté qui décide du ce jour que nous devons habiter ensemble car pour moi je dis comme Arianne: *La Patrie est toujours où l'on voit ce qu'on aime.* Je ne regarde pas assurément les offres que vous me faites comme un pis-allez : si mes reflexions pouvaient avoir l'air d'un refus et qu'elles dussent prolonger l'absence que nous éprouvons je ne m'en consolerais pas : mais mon amy croyez moy c'est icy ou vous devez venir : les choses ne peuvent pas rester dans l'état ou elles sont : il est peut estre important pour vous d'en juger par vous-même ; les citoyens Loisel, Arnauld s'occupent avec intérêt de vos affaires mais ! vous y avez besoin aussi; l'on ne dit pas par écrit tout ce qu'il y a à dires ! une reflextion en amène une autre etc., etc.

Si j'avais eu tout mon logement — j'aurais étée plus pressante sur l'offre que je vous fais d'y venir, mais cela ne peut plus tarder à présent, c'est peu

estre encore l'affaire d'une huitaine de jours ou d'une décade au plus, pour parvenir y etre arrangée, pour vous y preparer tout ce que je pourrai procurer a vos besoins, votre mieux estre : c'est une chambre bien belle, bien grande, bien aerée, bien située, ou vous serez seul et libre, porte et escalier à vous seul, un bon lit et siéges propres et commodes, une grande table pour vos papiers et écrire etc., etc. Enfin j'espère que vous ne serez pas mal : il y aura pour le reste tout ce qu'il faut : j'ay pour me servire, une femme seule, d'une trentaine d'années point mariée pas trop entendue mais! qui travaille et me sert, les entendues ne sont que des intriguantes etc. c'est ce qu'il faut éviter à présent eh pour causes... mais mon amy, ne soyez pas inquiet pour vous, c'est moy qui vous serviray et je dirais toujours :

Ah! qu'on est heureux de déchausser ce qu'on aime.

(1) Cet hôtel d'Angivilliers n'était pas une maison commode, où les volontés des locataires s'exerçaient dans le libre accord de tous. Ces volontés se heurtaient à des jalousies, à de vilains caractères. Sophie Arnould en avait déjà fait l'expérience, et se plaignait vivement, dans une lettre du 19 messidor an VII, (7 juillet 1799) de l'hôtel, de ses locataires et surtout du citoyen Michel : « Ils sont une compagnie d'intrigants dans cette maison, qui ne devrait être occupée que par des artistes honnêtes, que c'est à se croire dans une nouvelle Vendée. » Catalogue d'autog. du 7 décembre 1854.

Adieu, je vous manderez aussitôst que j'aurai mon logement ; ça ne sera pas long, mais point de raisons alors pour ne pas venir, adieu.

Au citoyen
Brancas Lauraguais
Propriétaire et cultivateur,
à Manicamp (par Chauny),
(Département de l'Aisne) (1).

(1) Lettre autographe communiquée par M.....

—

XXVII.

(A BELLANGER.)

« Ce décadi 8 nivôse an 8 (29 janvier 1800).

« Ah ! mon bel ange, mon ami, vous êtes donc toujours le même pour la bonté, la générosité; quel bon cœur ! Je vous remercierais bien, mon pauvre ami, mais quelles expressions employer?..... elles seraient toujours au-dessous de ma reconnaissance, non pour l'argent, mais le procédé. Ah ! combien vous faites de bien à mon cœur, me voilà pour cent ans de bonheur, si j'avais à les vivre. Consolez-vous, mon ami, j'ai encore quelques sous et je n'ai pas besoin des deux louis que vous m'envoyez, donc je puis dire que vous vous dépouillez pour moi, car je sais quelle est votre position aussi, mais je garde

cette pièce pour la mettre sur mon cœur et ne la quitterai qu'à la mort. Je sais la devise que j'y mettrai, ce sera ma relique. Bonjour mon bel ange, mon bon ange, mon véritable ami : croyez qu'il n'existe pas sur terre un être qui vous soit plus tendrement attaché, et plus inviolablement attaché que votre

SOPHIE ARNOULD.

Au 24, je serai chez mes bons amis — chez toi, ta femme, et donnez ce jour à mon bonheur. »

—

XXVIII.

Quand Sophie disait à Bellanger avoir : « encore quelques sous, » et gardait cependant son double louis sous le plus joli et le plus amoureux des prétextes, elle déguisait sa misère, sa misère confessée tout entière dans cette belle lettre du 1er pluviôse an VIII (21 janvier 1800) au ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte :

« Paris, primidy 1er pluviosse an 8 de la République.

« Au ministre de l'Intérieur Lucien Bonnaparte.

CITOYEN MINISTRE.

Je me nome, Sophie Arnould ; peut estre, tres ignorée de vous ; mais ! autres fois, tres connue au théatre Des Dieux.

Je chantois, ne vous déplaise.

Je ne voudrois cependant pas, citoyen ministre, user de votre temps ; vous ennuyer d'un long préambule pour vous tracer icy mes vingt six infortunes.

J'avais desja pris la liberté d'adresser ma plainte à notre Premier Consul ; mais ! je viens d'estre avertie par un journal qu'il n'en devoit connaître que par vous, mon *ministre* ; . . . . . eh ! je me suis dit : soit contente Sophie ; vâ ! c'est un cœur de famille ; conte luy ta chance ; eh la voicy tout comme je l'ai dit a votre ainé : Dès mes plus jeunes ans et sans y etre destinee autrement que par le hazard qui gouverne tant de choses ! . . . vingt années de ma vie ont étées consacrees au theatre des arts, ou quelques dispositions naturelles, une education soignée, de l'instruction, le tout, cultivés, appuyés des conseils de gens de goûst, sçavants, artistes ; enfin ! de gens justement celebres : quand a moy, j'avois alors, pour recommandation, un physique heureux, une grande jeunesse, de la vivacité, de l'ame, mauvaise tête et bon cœur : voila sous quelles auspices j'ay etée assez heureuse pour illustrer ma vie ; et obtenir, avec une sorte de celebrité, gloire, fortune, et beaucoup d'amis. Helas, aujourd'huy, la chance est bien tournée ; quand a la celebrité, mon nom est encorre citté avec un peu d'eloges, avec ceux de Psiche,

Thelaire, Iphigenie, Egle, Pomone, en un mot ! au theatre des arts.... Quand aux amis je puis dires ! que je les avoient si bien merittés, que je n'ait perdut que ceux que la mort m'a enlevée ; et ceux, dont la hâche décemvirale m'a privés : il n'y a donc que cette inconstante fortune qui sans rimes ny raisons, m'a fait faux bon.... eh dans quelle circonstance ! Encorre ! Lors que je suis devenue trop vieille pour l'*Amour* et trop jeune pour la *Mort ;* voyez donc, citoyen ministre, combien il est cruelle après tant de bonheur, de se trouver reduitte a un etat si miserable, eh apres avoir allumée tant de feux, de n'avoir pas aujourd'huy, de quoy bruler un fagot dans ma cheminee : car, le fait est, que depuis que la nation m'a couchée sur son grand livre, je n'aie plus ny ou coucher ny de quoy vivres : je ne demande pas la richesse, assurement mais le necessaire pour achever encore ma vie et eviter une vieillesse malheureuse ; j'ay de grosse charges parce que dans les temps fortunés de ma vie, j'estois le soutien des infortunés de ma famille, cela devoit estre ; mais ma pauvretée ne leur rends pas la richesse. Enfin, citoyen ministre, je vous demande de venir a mon secour, et de me continuer ceux que mon amy, François de Neufchateau, devenu ministre m'a procurés : je dois cet hommage à son cœur.

Dans l'etat des secours qu'il donnoit aux autres artistes, j'estois comprise pour une somme de *deux*-

cent francs, par mois ;.... daignez me la continuer, j'aurois bien encorre une grace a vous demander, et dont la faveur a pour exemple, ceux de mes camarades veterans, auxquels elle a eté accordee ; — c'est une representation a *mon proffit* ; au theatre des arts, mais! s'il est vrais comme on dit, qu'il faille que je me charge d'un role principal, que je me deguise en Thelaire, Iphigenie etc etc etc Oh ! cela est impossible : ce seroit me rendre aussy ridicule que madame Turcaret :

En Vénus, ma chère! En Vénus!

Enfin citoyen ministre j'attend de vous, tout ce que j'ay droit d'en obtenir tout ce que le malheur attend d'une ame bonne et sensible comme la votre ; vous este bien jeune pour me connaitre, mais beaucoup de vos amis, de scavants, de gens de lettres, d'artistes qui vous entourent, composaient autrefois ma sociétée, ils vous dironts ce que c'est..... que Sophie.. . mais tels merittent qu'ils me donnent, ils ne vous dironts pas assez s'ils s'expriment comme je le sens, les sentiments d'admiration, d'amour et de respect proffond dont je suis penetré pour ma patrie, nos lois et vos vertus

SOPHIE ARNOULD (1). »

(1) Collection de lettres autographes de feu M. le comte de Panisse.

En même temps qu'elle adressait cette supplique au ministre, elle tâchait d'intéresser à la représentation à son profit son vieil ami Lebreton : « .... Je suis pauvre, — lui écrivait-elle, — comme un rat d'église ; eh ! Dieu sçait comme présentement!....» (1 La représentation n'était pas accordée; mais Lucien Bonaparte voulait bien assurer le pain de la vieille Arnould, et en recevait le remerciement qui suit :

« SOPHIE ARNOULD,

Au citoyen ministre de l'intérieur.

CITOYEN MINISTRE.

Je vous salue et vous remercie de ce que vous venez de faire, pour mes camarades et pour moy tous ! *pauvres* vetérans du théatre des arts en assurant d'une maniere stable le payement des deux cents francs par mois, de secours provisoire qui nous avaient étés precedemment accordés : il ne nous reste plus qu'a vous supplier de mettre le comble a cette faveure en *signant* les états qui nous l'assure et dont le trésor a besoin pour les acquitter.

Quand a la segonde demande, qui m'est personnelle (de la representation a mon proffit au theatre

(1) Catalogue de lettres autographes, 5 février 1855.

des arts) à laquelle vous vous este refusé : citoyen ministre, j'attendrai, ainsy que vous me le faite presumer des temps plus heureux pour ce spectacle, et surement alors le ridicule entrave qui existe de paraistre en personne a une telle representation pour l'obtenir n'existera plus.

Salut et respects proffonds.

SOPHIE ARNOULD.

Ce mardy 19 ventôse an 8 de L. R. F. (10 mars 1800) (1).

Mais, en ces temps, les payements ordonnancés n'étaient guère vite de l'argent payé, et Sophie avait encore besoin, pour toucher intégralement ce secours, d'écrire à Cellerier, administrateur du Théâtre des Arts :

« Du paraclet Sophie, commune de Luzarche, département de Seine-et-Oise, ce 17 messidor an 8 (6 juillet 1800).

«Vous m'avez promis, mon aimable, et tres ancien amy, vos services, vos bons offices, relativement a mes intérêts, eh! je les reclame, car, je me trouve

(1) Collection de lettres autographes de M. Chambry.

dans une position si génée, que je suis obligée de vivre comme une pauvre malheureuse, de me cazanier, et de me priver de tout : vous sçavez, mon amy, qu'il me reste du, sur le secours provisoire que je reçois présentement a la caisse de l'Opéra les deux mois arriérés, ventosse, et germinal, vous devriez bien faire en sorte de me les faires payer ensemble : cela me proffitterait mieux, que par bribes, comme cela se pratique.

Eh ! mon dieu, mon amy, que je suis faschée de vous importuner pour cette vileni la ;... voila ce que c'est ! si je n'avois pas jouie de tant de richesses autres fois, de tant de considérations, qui fonts le charme de cette vie, je ne me trouverois pas aujourd'huy si malheureuse, et si pauvre : mais ! viellire ainsy, dans le besoin, dans la misère, et estre condamnée a toutes les privations, c'est bien mal achever sa vie ! si je pouvois chanter encorre, je chanterois bien comme Lize, dans, je ne sais qu'elle pièce, de cette comédie italienne ;

> Ça n'devoit pas finir par la
> Puisque ça commençoit, comme ça.

Ah ! mon amy, il vous souvient peut estre encorre de ce temps la : c'étoit l'bon tems au moins ! il y avoit des esclaves a la verité, mais ! ils estoient les nostres : — Au lieu, qu'aujourd'huy, nous n'avons

que des cochons ; eh ! tenez, mon amy ; soit dit entres nous ; je n'aime pas du tout ce genre ; je n'y trouve pas le mot pour rire ; tout ca n'vaut rien, tout ca m'déplait a un point que je ne puis l'exprimer :

Je sçais bien, que quand on a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a ; mais ! je n'aie rien, ayons de l'argent, au moins !

C'est ce que je vous souhaite, mon amy ; c'est aussi ce que je vous demande : ainsi soit il : sur ce je vous salue, et vous embrasse, d'aussy bon cœur que je vous aime ;

SOPHIE ARNOULD.

P. S. On dit dans nos hameaux, que Bonnaparte est de retour à Paris ; partant, que la gloire, et le bonheur le suivent, ecrivez moy, mon amy, répondez moy, fut ce un refus, au moins, votre lettre charmera mes ennuis ; car une vielle bergere, n'a pas beaucoup de quoy s'amuser (1). »

(1) Collection de lettres autographes de M. le marquis de Flers.

Le 13 avril 1801, Sophie écrivait encore au ministre Chaptal :

« SOPHIE ARNOULD au citoyen Chaptal,
Ministre de l'intérieur.

« Citoyen ministre,

Je le voi bien, *promettre*, pour vous, c'est *donner ;* j'ay desja ressentie les bons effets de vos bontés pour moy : il est doux pour mon cœur d'avoir à vous en témoigner ma reconnaissance. Mon esprit serait bien plus embarrassé que mon cœur, si vous ne vouliez pas estre l'interprète de mes sentiments ; en cette occasion, vous avez promis, *à nos amis, de me continuer vos bontés ; de ne pas perdre de vue la pauvre Sophie ;* j'y compte.... Vous m'apprenez trop bien à ne pas douter de vos promesses ; je vous dirais seulement, sur mes besoins, citoyen ministre, *qu'il y a urgence.....* J'attends le moment où je pourrais vous voir, pour vous témoigner de vive voix les sentiments de ma reconnaissance, ainsy que de la parfaite considération que j'ay pour vous.

SOPHIE ARNOULD.

Paris, ce 25 germinal an 9 (15 avril 1801.) (1) »

(1) Collection de lettres autographes de M. Fossé d'Arcosse.

Cette grave affaire des derniers jours de Sophie se terminait enfin, et heureusement, par une somme de deux mille écus accordée en remplacement de la représentation à son profit, et respirant et se réjouissant après tant de tracas et de démarches, Sophie écrivait au citoyen Arnauld, chef de division au ministère de l'intérieur :

« Quant à moi, qui ne suis plus ce que j'ai été, et qui ne saurais jamais l'être, j'espère aux bons souvenirs, à votre bienveillance pour la veuve de Castor, *Iphigénie, Thélaire,* qui, pendant vingt ans, régna sur le Théâtre des Arts par les suffrages qu'elle obtint du public ; qui, peut-être encore, y règne par ses regrets, mais qui, nonobstant, n'a pas comme la cigale

Un seul petit morceau
De mouche ou de vermisseau.

En conséquence, je réclame votre bienveillance, votre justice, pour me faire liquider de la somme d'environ cent louis, qui me restent dus sur les deux mille écus qui doivent m'être comptés, pour le remplacement de la représentation qui m'a été accordée à mon profit au Théâtre des Arts, et de convention faite avec mon ami Cellerier, l'un des

administrateurs de ce théâtre, qui pourra vous attester le fait, le comment, le pourquoi, etc., car je ne veux pas abuser de votre complaisance ni de votre temps par ces redites sur lesquelles je ne cesse d'écrire et de réclamer depuis huit mois à peu près (1). »

(1) *Revue rétrospective*, vol. III, 1834.

XXIX.

(A BELLANGER.)

« De Luzarche, le 5 vendémiaire an 9 (27 septembre 1800.)

« Eh bien ! chien d'enchanteur, vous avez donc tout à fait oublié cette pauvre Sophie, et votre compagne aussi ? que c'est vilain çà !... je n'ai pas fait comme vous, moi... j'ai écrit de ma retraite à ceux qui occupent sans cesse mon cœur et ma pensée ! mais pas plus de réponse que de beurre... Si je ne m'étais pas amusée à être malade dans mon lit d'une grosse vilaine fièvre bilieuse... moi qui n'ai pas de fiel, j'aurais écrit *de rechef, en réitérant*... mais, bah !... çà vous est égal à vous autres bienheureux !...

Au demeurant j'espère que ce petit babillet ne restera pas sans réponse, et que vous rassurerez votre vieille amie sur les sentiments d'amitié qu'elle a droit d'attendre de vous ; s'il est vrai que vous usiez de représailles envers elle, car de loin comme de près, absente comme présente, heureuse ou malheureuse, vous n'aurez jamais une amie aussi dévouée, aussi tendre, aussi sincère que

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Que font nos amis Bougainville, Ste-Foy, etc. etc. Ah ! comme ils me délaissent ! comme ils ont oublié la *pauvre* Sophie : *ils sont passés ces jours de fêtes !* . . . . . »

—

XXX.

(A BELLANGER.)

« Du paraclet Sophie, à Luzarche, 23 vendémiaire an 9 (15 octobre 1800).

« Que votre lettre dernière est aimable, mon cher Bellanger; ah! que l'on voit bien que toutes les phrases qu'elle contient ont été dictées par votre cœur et ornées des grâces de votre esprit; je suis plus touchée que jamais aussi des sentiments que vous me témoignez; je trouve encore dans cette lettre un caractère de vérité, de sensibilité, d'intérêt qui me charme plus encore que l'esprit dont elle est conçue. Ah! mon bel ange, cela me fait ressouvenir de notre bon temps.... c'est par ces sou-

venirs que je me sais bon gré de la préférence que vous avez toujours eue dans mon cœur ; car enfin à vingt ans à peine on peut bien se tromper et prendre son c.. pour ses chausses..... Non ! c'est que la nature libérale envers vous de tous les dons qui donnent les plaisirs, vous a doué aussi d'un cœur bon et sensible. Je ne sais si c'est cette petite lacune que vous avez laissée sans me donner de vos nouvelles qui me rend plus sensible le plaisir d'en recevoir ; mais ! tenez mon bel ange, jamais mon cœur ne fut plus tendre, et je sens que je vous aime plus tendrement qu'on n'a jamais aimé !... Que votre femme ne s'avise pas de se mettre martel en tête sur ma déclaration, car je lui riverais son clou, et je lui dirais qu'elle en fait bien autant, que d'ailleurs moi il faut que j'aime davantage puisque j'ai à aimer vous deux : eh ! quand elle en aura pris sa part, elle verra bien qu'il n'y en aura pas de trop pour mon ami : et puis est-ce que mes cheveux blancs ne me valent pas une bonne calotte de plomb sur la tête qui m'avertit bien que printemps, plaisirs, amours, tout est passé pour moi. A propos de cheveux blancs, tiens, mon bel ange, je veux te gratifier aux premiers jours de l'an IX de la République, autrement dit 1800 de l'ère de nos vieilles amours, d'un petit bouquet de mes cheveux, ils ne sont pas d'un beau blanc encore, car j'ai des restes de noir, de sorte que j'aurais pu représenter au Temple de

Mars dernièrement, la cavale du grand Turenne *la pie*... mais enfin, tels quels :

Les voilà ces cheveux depuis long-temps blanchis;
D'une longue union qu'ils soient pour nous le gage.
Je ne regrette rien de ce que m'ôta l'âge;
Il m'a laissé de vrais amis.
On m'aime presqu'autant, j'ose aimer davantage :
L'astre de l'amitié luit dans l'hiver des ans,
Fruit précieux du goût, de l'estime et du temps,
On ne s'y méprend plus : on cède à son empire,
Et l'on joint sous les cheveux blancs
Au charme de s'aimer le droit de se le dire.

Voilà ma façon de penser, comme disait à tout propos, ce preux M. de Biron, tu te le rappelleras peut-être, quand il me disait, par exemple, « Moi... maréchal de Biron, je me lève le matin; en sortant de mon lit, je mets des bas gris, la culotte pareille, une robe de chambre piqué blanc; je vais dans mon jardin, voir mes fruits, mes arbres; je rentre chez moi ; je me mets à mon bureau ou je ne fais rien... on m'apporte mon déjeuné... voilà ma façon de penser.... » et moi, comme mon bel ange ne peut plus rien connaître de ma façon d'agir, il faut bien que je retrace au moins *ma façon de penser*.

A propos de façon d'agir et de façon de penser,

ta jeune compagne veut donc déjà se donner les airs d'avoir la maladie des vieilles !... Qu'elle ne croye pas en tirer tant vanité ! car celle-là est de tous les âges, et moi qui te parle j'en ai été chiffonnée depuis celui de trente-trois ans jusqu'à celui de quarante qu'il m'a fallu avoir recours aux eaux de Barrège, Bagnères, qu'il m'a fallu aller chercher par-delà les monts.... Je suis bien fâchée pour ce moule à bon cœur qu'elle souffre ainsi, mais, comme elle est encore dans la vigueur de l'âge, elle en supportera mieux les assauts du combat ; et, excepté les eaux de Barrège, les *Bains*, mais bien modérément encore, car cela ne fait que relâcher la fibre.... Eviter les ragoûts, les choses fortes, et beaucoup d'exercice à pied. Jamais de saignée ! que par les sangsues, quand elle est indispensable ; alors elle sera immortelle comme son bon esprit et son bon cœur, dis-lui bien à cette bonne compagne de ta vie que je l'aime bien, et mieux que bien encore ! Mais je lui en veux cependant un *tantet* de me laisser comme cela un si long temps sans me donner de ses nouvelles, des tiennes, des vôtres en un mot, puisque l'amour et l'amitié ont trouvé le secret de ne faire qu'un de vous deux. Pauvre moi ! c'est bien différent, je suis impair : *che sciagura*..... et pourtant il me faut, comme le docteur Pangloss me trouver *dans le meilleur des mondes possibles* :... violée !... autant qu'on peut l'être... mangée !... par les Bulgares, vieille !

comme les rues, pauvre! comme Job. — Tu vois que j'aurais tort de ne pas trouver que tout est pour le mieux. Je viens dans ma tanière pour y manger mes pois, mes fèves, mes choux. Voilà que la sécheresse les empêche de croître! que les vers se jettent sur ce qui reste en terre, et que j'ai à peine du persil pour mettre sur une bosse au front.... Tout cela fait pitié! heureusement que je ne suis pas autant sur ma bouche que sur mon cœur... *car je s'rais ben à plaindre*... Mais un p'tit peu d'pain sec, et d'bons amis, voilà le bonheur! d'ailleurs, quoique j'ai été dans une jolie passe dans le courant de ma vie, j'ai toujours bien vu, bien pensé, bien réfléchi qu'il n'y avait jamais de vie heureuse, qu'il y avait seulement des jours heureux dans cette vie.

Eh bien! commencez-vous à voir plus clair dans vos affaires à Paris?... On dit qu'on y parle beaucoup de la paix. Si elle pouvait nous arriver bientôt! quel bonheur!... après nos échauffourées, si nous pouvions l'obtenir! En vérité nous ne devrons ce bonheur qu'à Bonaparte; pour moi on en dira ce qu'on voudra, mais c'est mon héros! tout ce qu'il a fait dans la Révolution est marqué au cachet du grand homme : même quand il a agi sous les ordres du directeur Barras... encore que l'on trouve cette tache en sa vie!... Mais examinons depuis!... quel génie, quel personnage extraordinaire! qui, dans la France eût fait ce qu'il a fait pour les Français, qui?

quel homme? Avec une taille peu avantageuse et un extérieur peu imposant, qui aurait su comme lui donner tout-à-coup à la France l'impulsion qu'elle en a reçu, et que le plus puissant monarque, Louis XIV, si vous voulez, avec son beau physique, sa toute-puissance et la plus habile politique eût vainement tenté de produire?... Quelle imagination vive! Quelle éloquence forte, persuasive, pleine de feu! Ma foi! c'est un homme, ou je ne m'y connais pas. Je sais bien que tout le monde ne pense pas comme moi : eh! ma foi! tant pis pour eux. Je crois qu'en Allemagne on le hait comme *usurpateur* et en Angleterre comme *vainqueur*... mais ceux-là ont leurs raisons pour ça! Mais un français haïr Bonaparte, après le gouvernement atroce dont il nous a délivrés, ainsi que de tous les malheurs ensemble! On dit : mais ce n'est plus une république!... On dit aussi le roi Bonaparte, etc., etc. Eh! que m'importe, à moi, le nom... quand il m'est bien démontré que la perfection d'une république est une chimère, et que la perfection d'un despotisme est une horreur; que pour maintenir ces glorieuses chimères, il n'est point d'état républicain qui n'ait eu recours à des moyens forcés, violents, surnaturels! une multitude de lois inexcusables, ruineuses, meurtrières; des républicains qui sont libres et qui cherchent toujours la liberté, qui veulent être tranquilles et qui ne le sont jamais! où il n'y a d'in-

nocents que les victimes ! où l'on n'a trouvé que des assassins, des bourreaux dans chacun de ses représentants ! Nous nous sommes mal embarqués ! Nous avons cherché une contrée imaginaire ! Voilà assez longtemps que notre vaisseau est battu de la tempête, que nous allons d'écueils en écueils... contentons-nous de n'être pas brisés sur un rocher... — Ressouvenons-nous des Romains : le système républicain fut sa fable aussi ; il fuyait le despotisme et le despotisme fut sa fin... telle est la mauvaise constitution du gouvernement républicain ! il hait le despotisme, il veut affecter l'égalité et la liberté qui en est la ressource et le soutien dans les temps difficiles. Voyez, lisez l'histoire de toutes les révolutions, celle de la république d'Athènes et de Rome, eh bien ! n'a-t-il pas fallu, pour se conserver, que souvent Rome oubliât qu'elle était république et qu'elle se soumît à des décemvirs... à des dictateurs etc., des censeurs souverains ; eh bien ! nos trois consuls ont été nommés par le peuple qui n'en reconnaît *qu'un*, tant le gouvernement d'un seul est dicté par trente-cinq millions d'hommes ! Mais que disent nos amis, sur tout cela ? Nous en connaissons d'aucuns cependant qui ne sont pas bêtes ! Pierrot (1) et le Boiteux (2) ont quelquefois chanté des paroles sur cet air-là,

(1) M. de Sainte-Foy.
(2) M. de Talleyrand.

avec l'ami de Thélaïre ! Ce grand politique de nos cours et de nos jours, je ne crois pas, s'il vivait encore, qu'il n'eût pas ri à gorge déployée de nous voir jouer ainsi au roi dépouillé, à pet-en-gueule, à broche-en-cul et aux Saturnales etc., etc., etc. Ces dîners dans les rues ! tandis qu'on ne laissait pas aux malheureux ni une bouchée de pain dans leur chambre, ni un sou pour en avoir ! C'est comme l'histoire de ton pauvre imbécile aux boucles de souliers que l'on lui fait mettre dans la poche pour le mieux voler... Allons, allons, mon toujours bien aimé, je suis en vérité honteuse de la longueur de ma lettre ! mais je ne pense tout haut qu'avec toi, ou l'ami Darcet, et j'avais un besoin de te parler qui ne peut s'exprimer, je m'en régale comme tu vois ! il me semble que je te parle comme si tu étais là ; cependant çà n'est pas, car je t'aurais déjà couvert la face de cent baisers, mais bah ! un baiser au bout de la plume, c'est comme de rien... eh bien ! tiens, embrasse ta femme pour moi, qu'elle te le rende fort et ferme...

Bien des choses, de ma part, à nos amis Sainte-Foy, Bougainville, le bon Serva, etc., je dirais presque l'aimable Talleyrand. Ne m'oubliez pas non plus auprès de madame Desentelles à laquelle je souhaite bonheur et santé, santé surtout.

Je n'ai pas reçu les livres que tu m'annonces et que je recevrai avec reconnaissance, je les attends. »

XXXI.

(A BELLANGER.)

« Du paraclet Sophie, ce 6 nivôse an 9 (27 décembre 1800).

« J'ai reçu une lettre de vous, mon bel ange, bonne, douce, aimable comme vous ; qui a mis la joie dans mon cœur, par les témoignages d'attachement que vous m'y donnés, qui, non seulement me donnent courage à supporter la vie solitaire, et les privations auxquelles je me vois forcée (1) par la perte de ma fortune, suitte fascheuse du malheur des

(1) Dans une lettre du même temps adressée à Quétant : — « Cela fait pitié ! » dit Sophie parlant de son dénûment et des contrariétés de sa vie. Cat. d'aut. 21 juin 1835.

temps, et des circonstances, et des évènements si horribles, si multipliés, vers la fin de notre siècle etc etc etc, mais encorre vous y faite renaitre dans mon cœur la consolante esperance : Enfin, j'ay étée heureuse ; j'ay répondue à votre lettre dans le même moment, en vous remerciant bien de l'envoi des deux livres ! que vous m'y annonciez, et que j'ai reçu aussy.... Tout cela est bel et bon ; mais ! il y a déjà quelque temps de cela ; et l'ennuis me prend de n'avoire pas reçu de vos nouvelles depuis ; et l'evénement qui vient d'arriver à Paris ! me rend encorre plus urgent le besoin d'en sçavoir : ainsy, mes amis, donnez-m'en, j'envoye exprès ma femme de chambre, chez vous, pour m'en rapporter de plus certaines ; je ne vous demande autres nouvelles que des vostres.... et s'il ne vous est rien arrivés : si le hasard ne vous a pas attiré, ainsi que vos affaires, dans le quartier où est arrivée cette abbominable catastrophe ; s'il n'est personne de mes amis, des vostres, de victimes ! Ah bon dieu, quels gens abbominables !..... Quel expédient contre un seul homme ; eh ! quel homme encorre !... auquel nous devons la paix, le bonheur, dont nous jouissons : tenez, mes amis ! j'enrage de mon impuissance contre de tèls célérats : mes fils, aux armées, mon hussards vient bien de nous venger à l'armée du Rhin, contre les Autrichiens : luy, et ses compagnons d'armes, s'entend ! viennent de leurs faire

mordre la poussières ; dans la dernière affaire qui s'est passée à Hébétenden et Malskerden passéz le défilé de S^t. Christophe , ils ont pris à ces cruèls ennemis, un parc d'artillerie de 87 pieces de canon, et 200 caissons, pleins de munitions, leur perte en hommes est de 16 à dix sèpt mille hommes tant tués que blessés et prisonniers : eh ! sans exagération ! car le commandant de la place de Munich, a ce qu'ajoûte Branca , ou on été emmenés les prisonnièrs en a déjà compté luymême, 9,800 — et tous les jours on en mène de toutes part : Les bois sont pleins de gens, de chevaux égarés et qui ne scavent ou aller, les chemins sont jonchés de leurs cadavres et de leurs blessés : on n'a pas assez de voitures pour transporter ses derniers ; de notre côté, Brancas évalue la perte à trois mille hommes, il m'ajoutte *ce n'étoit pas une bataille, c'était une boucherie* : Charlot ! notre Prince de Ligne, est pour la troisième fois de sa façon, du nombre des prisonniers; c'est un petit service d'amy ; apparament ! qu'il a du rendre à notre amy.... mais chut ! point de plaisanteries ! Taisez - vous Sophie, *d'autres temps !... d'autres soins !...* — au demeurant, *pour en revenir à nos moutons !* Les ennemis onts perdus deux généraux : et deux prisonniers. Nottez encorre, notre brave hussard, qui peut dire comme la Rissole du Mercure galant : *j'ai même à leur mort un peu contribué.*

« Nottez que toute cette perte des ennemis tombe sur les meilleures troupes, et soldats d'elite, tous bataillions de grenadiers! Ils venoient nous attaquer, et nous aussi, nous étions nous autres sur la droite (le 9e de hussards), ou nous avons bien attaqués, bien défendue, avec de grands succès, sans pèrte sur les hussards de Granitz : troupe tant aguèrie, tant renommée, etc etc etc.

Je vous embrasse bien tendrement, séchez vos pleurs ma tendre et bonne mère ; faite par je vous prie, de cette grande et bonne nouvelle à tous vos amis. — Comme vous mettez toujours le citoyen Bellanger à leurs têtes, ainsi que son aimable et spirituelle épouse, chargez vous en même temps de me rappeler à leur souvenir, amitiés bien tendre au mary, mes respects et mes hommages à la femme, et si vous voulez ! un tantet de ressouvenir du hussard aux aimables femmes de leur société. » — C'est dit, le papier me manque, eh ! je n'ai plus que la place que je voudrois occupper dans votre cœur ! pour vous dires que vous comptiez jusqu'à son dernier soupir sur celuy de votre bien aimante Sophie.

P. S. Madame Bellanger devroit bien me donner plus souvent de ses nouvelles ! Elle qui a si bon cœur ; ne doit pas oublier les malheureux (1). »

(1) Collection de lettres autographes de M. Chambry.

XXXII.

(A BELLANGER.)

« Du paraclet Sophie, le 16 pluviôse an 9 (5 février 1801.)

» En vérité, mon bel ange, il y a trop long-temps que vous ne m'avez donné de vos nouvelles, ainsi que de celles de votre femme, et je ne vous pardonne pas, à l'un et à l'autre, d'oublier ainsi la pauvre solitaire. Je ne vous en ai pas plus tôt fait les reproches parce que depuis un mois je comptais, de jour en jour, aller à Paris, et vous chanter une pouille de la bonne sorte, sur l'air et les paroles de Lise..... « *Peut-on affliger ce qu'on aime.* » Cent mille obstacles se sont opposés à l'exécution de mon projet : toutes les intempéries de la saison, quoique à pro-

prement parler nous n'ayons pas eu d'hiver encore, pas de gelée, dont bien me fâche, vu le besoin qu'on en a pour tuer les insectes qui ont tout mangé l'année dernière, ce qui nous a privés de fruits, légumes, etc, de toutes sortes pour mes provisions d'hiver, car on ne dit plus *de carême*. Voila pour le mauvais temps..... ensuite j'ai été retenue d'une autre part, par le manque *d'espèces!*... de celles sans lesquelles on ne peut rien faire en ce bas monde... J'aurais été à Paris, fort bien ! mais je n'aurais trouvé ni vin, ni bois, ni de tout ce qui est de première nécessité pour exister, ce que je trouve ici en me chauffant de mon bois, et buvant le vin du cru..... crud... comme tu dis fort bien, mais enfin, je m'en contente ; car je suis comme Madelon

Ce n'est pas cela. . . . . .
Cela qui me met en peine :

Je ne suis pas sur ma bouche, comme tu sais bien encore, mon bel ange. Voilà déjà bien assez de raisons que je te donne, mon ami, pour que tu juges qu'il n'y a pas de ma faute. Mais vous autres !.. quelles sont celles que vous me donnerez pour me prouver que vous n'avez pas tort d'être restés si long-temps sans me donner de vos nouvelles, hein, dites ? Moi, c'est dit, je n'ai pu écrire parceque je devais aller, en personne, voir mes amis ! et de ce

nombre mon bel ange est toujours à la tête, ainsi que son aimable et spirituelle compagne, surtout depuis que les deux ne font qu'un : car auparavant je disais *bataille*... Enfin suffit; n'allons point à Paris. Pour en revenir à mes moutons ! j'avais à t'écrire, et à mander à ta femme que j'avais mille choses à lui dire, compliments..... c'est bien leste..... au fait c'est de la part d'un hussard, mais ce hussard est mon fils, et il sait comment il faut parler aux dames; en conséquence, il me charge d'hommages respectueux pour Mme Bellanger, témoignages d'amitié bien tendre au mari, et puis un tantet de galanterie aux belles et gentilles dames avec lesquelles il a eu l'honneur et le plaisir de se trouver chez eux. Ainsi tenez-vous tout cela pour dit mes amis. Ensuite j'ai à vous dire encore que mon hussard, mon cher Constant, m'ayant écrit de rechef trois ou quatre lettres toujours chargées des choses les plus aimables pour Mme Bellanger et le bon compagnon de sa vie, il entre dans les détails les plus précis sur l'affaire du 24 frimaire qui nous vaut la paix aujourd'hui, ce que j'espère, et dont Brancas s'est retiré chargé de gloire et sans blessures, quoiqu'il ait fait à lui seul plus de 400 prisonniers dont notre prince de Ligne est du nombre, qu'il ait eu tant et tant de chevaux tués sous lui, en un mot qu'il ait fait le diable à quatre... Bref, le chef de brigade de son régiment n'a pas été si heureux, car il a été tué sur

le champ de bataille, ce qui a nécessité Brancas de prendre le commandement ainsi que cela se pratique. Il s'agissait d'après cela de mettre promptement les fers au feu, et de solliciter cette place pour notre enfant, place qui lui revient de droit, sans compter qu'il l'a bien méritée par ses bons et loyaux services. En conséquence, Brancas pense tout de suite a écrire à sa mère en l'engageant de s'adresser à tous ses amis pour l'aider dans ses sollicitations, et à l'ami Bellanger surtout qui dit connaître quelques uns des entours du premier consul ou du général en chef de l'armée, le général Moreau : sur ce, dans le même moment je t'ai écrit et comptais te faire porter ma lettre par ma femme de chambre ; point du tout ! elle est tombée malade et puis est survenue l'affaire abominable de la rue Nicaise... J'avais écrit précédemment à mon ami Decombe du ministère de la guerre, au citoyen Pétier mon ami aussi, conseiller d'Etat à la guerre, à un autre ami encore, le citoyen Daru commissaire des guerres, secrétaire général du ministre de la guerre. Ces deux derniers sont à l'armée d'Italie, ainsi néant. Le premier ami le citoyen Decombe, après avoir rempli sa tâche en ami, m'a conseillé d'écrire directement au ministre (1) parceque, m'ayant nommée à lui, il paraissait se rap-

(1) Sophie écrivit au ministre le 14 nivôse an IX (4 janvier 1801). Catalogue d'autographes du 6 juin 1849.

peler avec plaisir et mes talents et ma personne, et l'amie de feu son père ; j'ai écrit, j'ai eu réponse honnête et conseil de m'adresser au premier consul que cela regardait seul. M. de Lauraguais étant à Paris je lui ai mandé tout cela, et il a fait avec grand intérêt, grande activité, tout ce qu'il était en son pouvoir de faire. Il a trouvé en son chemin un homme qui nous sert mieux que tous ; c'est le petit Morel qui se trouve être l'ami intime du général Moreau et de sa femme qu'il ne quitte pas, et c'est du général Moreau que dépend la place que demande Constant Brancas, chef d'escadron au 9e régiment de hussards, armée du Rhin. Ainsi vois, mon ami, ainsi que ta femme si vous pouvez nous servir l'un et l'autre en ceci : ta femme connaît peut être aussi la femme du général Moreau. Tu connais Morel, ainsi voyez, je compte sur vous mes amis : je vous le dis sans plus de façon, parcequ'en amitié c'est ainsi qu'on en use... La lettre où je vous mandais tout cela devrait vous être parvenue depuis plus de trois semaines ; un quiproquo a fait qu'elle n'a pas été mise. Ce que je vous mande ici serait de la moutarde après dîner, s'il n'était pas temps encore de solliciter le général Moreau, mais j'apprends dans l'instant, par une lettre de M. de Lauraguais, que le premier consul a répondu au général Lacuée du conseil d'Etat au département de la guerre, ami du premier consul, et aussi d'Henriette, Mme St-Leu, cette fille

de Mme James, que, lui, premier consul, ne ferait aucune nomination, aucun remplacement que d'après le travail qu'en aurait fait le général Moreau. Ainsi, mon ami, te voilà au courant de cette affaire; dis à ta femme que je lui rends tous mes droits maternels pour faire un colonel de ton jeune et pourtant bien ancien ami, puisque c'est le fils de ta Sophie.

Adieu, je vous aime bien, encore mieux que bien, mes amis, croyez-en le cœur de votre

SOPHIE ARNOULD.

Embrasse bien tendrement ta femme, pour moi...

P. S. Que fait le bon Moyreau? Comment se porte-t-il; il y a un siècle que je n'ai entendu parler de lui; il n'a répondu qu'à une lettre de moi et je lui ai écrit quatre fois au moins depuis ce temps; je ne sais si c'est ma faute, si je mets mal l'adresse... Celle qu'il a reçue je l'avais envoyée par quelqu'un; la poste est bien peu exacte ici... En serait-il de même à Paris? ou notre pauvre ami serait-il malade? Donnez-moi de ses nouvelles et des tiennes, le tout bien vite.

Je profite des douceurs de la saison pour faire

remuer mes terres et replanter le bois que j'ai fait abattre pour manger, quoique ce soit un mets bien dur ; eh bien ! tout cela est fricassé et même digéré ; qu'y faire, il faut vivre *primo*. »

—

XXXIII.

(A BELLANGER.)

« Ce 1er ventôse an 9 (20 février 1801.)

» Je suis à Paris, mon bel ange, vous savez quelle perte j'ai faite, et l'ami que j'ai à regretter !... mais vous êtes et serez toujours le plus avant dans mon cœur, en conséquence j'ai besoin toujours de vous voir et de me savoir aimée de vous... Les temps ont été si mauvais, depuis quatre ou cinq jours que je suis à Paris, que je n'ai pu trouver les moyens de nous voir : j'ai été aussi consoler, ou pour mieux dire pleurer, avec les amis qui me restent, celui que nous avons perdu. Enfin me voilà, mon pauvre bel ange, je veux vous voir tous deux, ta femme et toi ;

dis-moi le jour, et cela bientôt, car j'ai très-peu de temps à rester ici. Bonjour, mon toujours bien aimé. Je te donne un baiser sage et doux; donnes-en un autre à ta manière à ta compagne, mais à l'intention de ta Sophie. »

—

XXXIV.

(A BELLANGER.)

« Paris, ce 26 germinal an 9 (16 avril 1801).

» Que le diable emporte les méchants qui viennent sans cesse troubler le repos, le bonheur des bonnes gens ! C'est avec bien du chagrin, mes bons amis, que je viens d'apprendre que ces vilaines gens de votre terre d'Ormesson estiment de nouveau, viennent vous tourmenter et intenter appel contre les jugements qui tous ont été en votre faveur... Dites-moi, informez-moi bien exactement où en est tout cela, et si bientôt vous n'aurez pas bonne justice de ces perturbateurs. Tenez, je ne décolère pas contre tous les évènements, contre les gueux dont on est assailli,

et qui viennent comme ça vous bouleverser la tête... Et moi aussi je suis tracassée, non pour le bien qu'on veut me reprendre, car je n'ai rien... et que je puis défier sur cela les plus fameux filoux!... mais j'ai une charge bien pénible dans cette petite Murville... On veut me la rendre encore du dernier endroit où j'avais été trop heureuse de la placer : sais-tu si ta femme, mon aimable, ma spirituelle amie, a eu une réponse quelconque de son ami Vigier? En tout cas, je me recommande sur cela à son bon esprit comme à son bon cœur. J'en étais là de ma lettre, lorsque je reçois le billet de mes amis. Je suis bien charmée d'apprendre de leurs nouvelles; mais j'aurais désiré qu'en même temps, ils m'eussent appris de celles de ce maudit procès. Quant à moi, je fais une consultation aujourd'hui sur ma santé et verrai à faire tout ce qui dépendra de moi pour ne me point brouiller avec elle... mais malgré mon courage je sens qu'il se fait un combat douloureux entre mon moral et mon physique. J'y veux remédier puisqu'aujourd'hui la santé que je possède est le seul bien qui reste à la pauvre

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Je ne vous promets pas d'aller le 5 de la décade prochaine comme vous m'y invitez, mais si je ne peux aller manger votre dîner, j'irai toujours

vous manger de caresses avant de retourner dans ma chaumière manger mes choux. Embrassez-vous pour moi l'un et l'autre, aussi tendrement que je vous aime.

—

XXXV.

(A BELLANGER.)

Paris, ce 15 floréal an 9 (5 mai 1801).

Que vous estes donc bons mes amis ! que vous estes bon mon bel ange ! quel bon cœur ! que je me scais gré de la prefference que vous avez toujours eu dans le mien sur tout ce qui existe au monde. Si vous scaviez combien je suis sensible à vos offres si obligeante. Oh ! toy qui scavait si bien lire dans mon cœur ! toy qui scavait si bien m'entendre, je laisse à ton cœur le soin de deviner le mien : il est toujours le même pour toy — de tout moy, tien, mon amy, il n'y a que ma gaine de changée, ma santé est toujours bien dolorée. Les scavants Esculapes, Peltan

de Lhotelle-dieu et Boyer de la charité onts fait leur visite et trouvent que j'ay a avoir courage et constance.

Le docteur Michel doit suivre cette cure eh! nous verrons : me voilà comme le Valcin des *fausses infidélités*, *j'attend*, c'est bien cher pour une fille de cœur, quand la paix s'annonce si bien dans nos pays Bas, de voir L'ennemy venir s'établir dans les siens

C'à-ne devait pas finir comme ca

Eh ! Sophie merittai un meilleur sort... Encorre la pauvre bette,..... mais berniques... eh bien quand je m'en dèsolerais ! a quoy cela m'avancera-t-il ? ma foy je prend mon party en brave, au bout du fossé la culbute. Quoi qu'il en soit, je vais me soigner et guerire si c'est le bon plaisir de ces messieurs.

J'accepte ce que vous me proposez mes amis, et aux besoin, je vous le demanderez, puisque vous en ordonnez ainsi. Portez vous bien, aimez moi toujours, c'est le specifique le plus souverain que je connaisse à mes maux ; quel bonheur plus grand d'être aimé de ce qu'on aime, moy je vous aime et celle cet aveu d'un baiser bien tendre

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Je n'ai pas vu encore le beau, le bon Vigier, il m'a promis de venir me voir eh ! j'y compte. Comme je garde la chambre, je compte bien vous voir mes amis le matin ou le soir quand. vous en aurez le temps, car je scais combien vos occupations sont grandes, et qu'au temps ou on ne devrai avoire a penser qu'a son repos, il faut travaillier pour vivres : *Ah ! c'est ben gentil ça !...* moy je vais travaillèr a raccommoder mon cuvier, puisque les Dieux en ordonnent ainsy : cela ne me servira pas a grand chose... mais ! enfin on ne scait ce qui peut arriver. La fin de ce siècle a été si feconde en miracle que le commencement d'un autre peut avoir aussi ses prodiges, allons bonjour, bonjour mon pauvre *** je t'aimerais jusqu'à la mort et je veux vivre encorre bien longtemps.....(1). »

(1) Collection de lettres autographes de Goncourt.

—

XXXVI.

(A BELLANGER.)

« Paris, ce 29 floréal an 9. (19 mai 1801).

» Bonjour, mes bons, mes sensibles, mes généreux amis. L'intérêt que vous avez pris à moi, les soins si tendres que vous m'avez prodigués m'ont rendue à la vie, et c'est pour vous annoncer le miracle qui s'est opéré sur ma santé, depuis quatre jours, que je vous trace ces lignes. D'après la visite dernière du citoyen Boyer, chirurgien tant habile, le squire est tellement dégagé de cette humeur dont il était enveloppé, qui en augmentait la masse, les douleurs et le danger, que, de concert avec le docteur Michel, mon médecin, ces fameux Esculapes chantent pres-

que victoire, et moi, qui me sens débarrassée de ces douleurs exécrables et continuelles que j'ai éprouvées pendant dix-sept jours, sans avoir une minute de repos, vous entendez bien, mes amis, que, douée encore de la voix et du talent que vous m'avez connus, je mêle à ces chants de victoire mes accents les plus doux. Je leur dois ce repos, cette cessation de tourments, et pourtant j'aime à croire, mes amis, que le bonheur que m'a procuré vos soins, vos tendres sollicitudes en a fait plus que tous les docteurs, les topiques, les bains, les lotions, etc., etc., etc., enfin tous les remèdes possibles. Jugez, d'après cela, de la tendresse, de l'amitié, de la reconnaissance de votre toute aimante

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Je ne vous en écris pas plus long, parce que l'attitude que je suis obligée de prendre pour éviter les douleurs n'est pas très-commode. N'importe, couchée ou debout, je ne veux pas clore ma lettre sans vous embrasser tous deux aussi tendrement que je vous aime.

Un petit souvenir d'amitié pour Sophie à cette bonne amie madame Juot.

Je n'ai point vu cet aimable, ce bon, cet excellent M. Vigier, comme vous me l'aviez promis. Dites-lui de ne pas oublier ce dépôt précieux qu'il a commis

à ma garde, en attendant mieux. C'est de cette Clémentine, fille de Murville, dont je veux parler. Je voudrais bien qu'elle fût déjà rendue à l'auteur de ses jours... *Amen.* »

—

XXXVII

(A BELLANGER.)

« Paris, ce 11 prairial an 9 (31 mai 1801).

» Bonjour, mes bons amis. J'ai toujours des douleurs cruelles ; mais les remèdes me font des miracles !..... Ainsi il n'y a que courage à avoir, disent mes Esculapes. Ce qui m'en donne plus que tout au monde, c'est de me savoir aimée de vous, et que la vie que je cherche à conserver vous intéresse !.. .. Aimez-moi toujours, et ne me plaignez plus tant, car je suis heureuse en ce moment : je viens de recevoir une lettre de mon hussard, de mon Constant, de ce fils tant chéri par moi, et qui mérite si bien toutes mes tendresses. Et comme s'il eût deviné

toutes vos bontés pour moi, quels amis j'ai entre le mari et la femme, il me dit des choses si particulières pour vous, il me charge de le rappeler à votre souvenir d'une manière si distinguée, avec des expressions si amicales, si tendres, que je ne peux les exprimer. Tenez-vous donc pour dit, mes amis, que jamais il n'y a eu de sentiments plus tendres pour vous que ceux du fils et de la mère

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Si les douleurs ne me faisaient pas quitter la plume aussi souvent, j'en aurais bien plus long à vous dire, mais ces dames sont impérieuses, et il faut leur obéir. Cependant je ne puis passer sous silence les hommages et les témoignages de respect et d'attachement qu'il a voués à madame de Breteuil. »

—

XXXVIII.

(A BELLANGER.)

« Paris, 29 messidor an 9 (18 juillet 1801).

» Bonjour, mon bel ange ; bonjour à vous, sa bonne compagne..... Tiens, mon ami, voilà tes bouteilles vides, et pour la seconde fois..... Tu vois que je donne un peu dans la boisson. C'est un plaisir honnête, disions-nous autrefois ! Mais que veux-tu ? puisqu'il m'est interdit de m'amuser depuis les pieds jusqu'à la tête. Ah ! qu'est-ce que c'est que de nous ? Pauvre moi !..... Ils sont passés, ces jours de fêtes. J'en suis fâchée, en vérité, car tout ça était bien gentil. Allons ! allons ! avec du bon esprit et du courage, d'autres bonheurs les remplaceront : de

la gaieté, de la santé..... Je ne possède pas encore cette dernière, mais ça viendra; j'y fais mon possible, et je crois que j'y parviendrai, car, quoique j'aie toujours de fortes douleurs, mon mal diminue sensiblement. Ce brave Esculape Boyer, qui visite cela du doigt et de l'œil, est assez content, ainsi que le docteur Michel. Quand je dis à ce dernier que j'ai pourtant encore des douleurs assez cuisantes, il dit qu'il faut que cela soit comme ça. *Bene sit* donc.....

Quel temps il fait! mon ami; il me fâche pour les malades et pour les maisons de campagne, car on ne peut guérir les uns ni visiter les autres.

A propos de maison de campagne, si ma belle amie avait besoin d'un meuble de Perse pour Santeny? Tu sais que j'en ai un assez beau, qui est bien à ses ordres : il est composé d'un canapé et de huit grands fauteuils. Je crois qu'il lui conviendrait. Pour moi, je n'y tiens pas du tout; je n'en ai pas besoin. Il est à Paris, où ce n'est pas la place d'un meuble de Perse, *quoi qu'faut pas tant s'gouailler d'la Perse.* Ma belle me donnerait, pour le remplacer, quelques vieux fauteuils à elle, quelques chaises,... presque rien, car pour ce que je fais de tout cela à présent, ça ne vaut pas la peine d'en parler,... et puis elle me ferait tant de plaisir si elle les acceptait... Tiens, mon bel ange, je dirai foin de toi, si tu ne parviens pas à les lui faire accepter : c'est une guenille, il

n'y a que la singularité de la toile qui vaille. Tu sais, c'est de cette Perse, de ces Mamamouchis qui étaient à Paris il y a douze ans. Je ne sais plus leurs noms. Tiens, mon bel ange, tu devrais, sans tant de façons, faire prendre le meuble ici, tout de suite, et puis le faire transporter à Santeny. Là, ma belle, bonne, tendre, spirituelle amie le trouverait, et cela serait charmant ! Fais cela, mon bel ange, et tu m'auras encore fait bien du plaisir en ta vie... Tu vois comme j'en agis avec vous autres, et comme j'ai recours à vous, au besoin. Faites de même ; j'y compte. Tiens, mon ami, cela me fera grand plaisir. D'ailleurs, entre amis, il n'y a pas à se gêner. Je vous ai montré l'exemple..... Bonjour, mes bons amis ; embrassez-vous bien tous deux pour votre bien aimante

SOPHIE ARNOULD.

P. S. Je n'ai encore pas vu ce bon Vigier, et j'ai toujours cette Clémentine.....

J'ai reçu hier des nouvelles de mon Constant, qui vous fait mille millions d'amitiés. Il se rappelle toujours, avec bien du plaisir, de l'aimable madame de Breteuil. »

XXXIX.

(A BELLANGER.)

« Paris, ce 14 thermidor an 9 (2 août 1801).

» Bonjour, mon bel et bon ange, bonjour, comment vous va tous deux, ta femme et toi ? Je ne vous demande pas êtes vous heureux ? car qui l'est, ou qui peut l'être par le temps qui court ? hormis les fripons, les gueusards, les insoucians ! Je me borne donc à te demander des nouvelles de vos santés, auxquelles je prends plus d'intérêt qu'à ma vie..... A propos de santé, vous me grouderiez bien fort, je pense, si je ne vous donnais pas des nouvelles de la

mienne. Eh bien! elle continue à mieux aller ; la tumeur diminue sensiblement, quoi qu'il s'en faut encore qu'elle soit à sa fin; elle était si considérable aussi, que je regarde comme un miracle l'opération avantageuse qu'ont produite les remèdes. Je suis présentement à mes 72 grains (ou 2 gros) de cet extrait de *ciguë* : les lotions, fumigations, injections, trois et quatre fois par jour, selon que les douleurs me commandent!... Mais c'est un rude métier dont je voudrais bien être quitte ; ajoûtez à cela les médecines de traverse qu'il faut prendre pour servir de balais aux ordures que l'on veut chasser du corps etc., etc., etc. Ah! mon Dieu! ce que c'est que de nous, mon ami, je t'assure que je me serais bientôt dispensée de ces soins penibles, si je n'étais pas attachée à la vie par les sentiments de la tendresse maternelle pour mon Constant, et par la plus tendre amitié à deux ou trois amis dont tu seras toujours des premiers nommés par mon cœur. Je ne sais, mon ami, si tes gens t'ont dit que je t'avais renvoyé, il y a à peu près 8 jours, 15 bouteilles (vides, s'entend), que tu m'avais envoyées pleines, ce qui veut dire que je n'en ai plus d'autres : cependant je m'en passe fort bien; en vérité il m'en faut si peu, que je ne veux pas te gêner, ni être importune sur cet article, d'autant qu'aussitôt que j'aurai reçu quelqu'argent de ce ministère de l'intérieur, (où ils ne me payent toujours pas; ils me font tirer la lanière

comme si je leur demandais l'aumône); je ferai l'acquisition d'une feuillette de vin de Mâcon, que j'aime assez, et qui suffira pour ma fourniture de l'année, puisque j'ai été si maltraitée dans ma fortune qu'il ne me reste pas de quoi traiter un chat.....

J'attends mon fils Constant; une lettre que j'ai reçue du citoyen Noël, préfet à Colmar, où le régiment de Brancas est en cantonnement, me l'annonce. Je ne sais si les bruits qui courent de cette descente en Angleterre et les préparatifs qui se font avec vigueur ne changeront pas ce projet; car notre hussard est toujours très empressé de se battre pour sa patrie, et d'aller où il espère de la gloire; en tout cas, s'il vient à Paris, vous serez bien sûrs que son premier soin sera d'aller vous renouveler, mon cher Bellanger, les sentimens d'amitié, d'attachement, qui règnent pour vous dans son cœur, depuis sa plus tendre enfance.

Je ne puis plus vous parler de la sœur de Constant (1), mon cher ami, puisqu'elle n'est plus, mais je vous parlerai de la fille de cette chère défunte. J'ai vu M. Vigier qui m'a dit et assuré que bientôt il me débarrasserait de cet embarrassant personnage..... il a reçu la procuration qu'il attendait, et qu'il allait accélérer son départ, ce que je désire *bien*

(1) Sa fille Alexandrine.

vivement, et depuis bien long-temps ; je compte les moments où m'arrivera cette bonne aventure.

M. Vigier m'a fait pressentir qu'il n'avait pas d'argent pour me donner en ce moment, à quoi j'ai répondu avec empressement : *Eh! qu'à cela ne tienne pourvu que vous en ayez pour la faire partir tout de suite.* Tu m'obligeras, mon ami, de presser ce bien aimable homme d'accélérer ce départ. Comme cette petite fille est à Luzarches, il serait nécessaire de savoir au juste le temps de ce départ pour la faire trouver à point nommé à la voiture qui doit la ramener à son père ; c'est à quoi je te prie de veiller. Je te prie aussi d'envoyer le plus tôt possible prendre le meuble de Perse qui est chez moi, et destiné par moi pour ce cher Santeny, et cela de convention faite aussi avec ta chère femme ; je te presse sur cela, parceque j'ai fait revenir quelques meubles de ma chaumière et un lit que je place dans mon salon ici pour mon pauvre hussard, s'il vient à Paris, afin de l'avoir le plus près de moi que je pourrai. Si tu as quelques vieilles chaises de trop, tu me les enverras, ou fauteuils, le tout pour la commodité, ayant renoncé depuis long-temps à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Allons, voilà une bien longue lettre, mais c'est toujours comme cela quand on écrit à quelqu'un qu'on aime, on n'en finit pas et on a toujours cent mille riens à

se dire. Adieu, je t'embrasse, j'embrasse ta femme et je t'aime.

SOPHIE ARNOULD.

Bien des amitiés à ta belle voisine. »

—

XL.

A MADAME BELLANGER.

« Paris, ce premier fructidor an 9 (19 août 1801).

» Il apparaît à mon cœur, bonne et spirituelle amie, qu'il y a bien long-temps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, et c'est un besoin pour lui et pour moi dont nous n'éprouvons pas facilement la privation ; ainsi arrangez-vous en conséquence pour nous rendre heureux le plus tôt possible. Si j'étais jouissante et agissante des membres qui me portent et avec lesquels on chemine, j'aurais déjà été vous trouver partout où vous pourriez être, mais, malgré le miracle qui s'opère sur le mal dont j'ai été accablée, je ne suis pas encore au terme de guérison, et il me faut

rester là sur mon cul comme un vieux singe, ou m'attendre, si je veux faire mieux, de cheminer avec l'élégance et la vitesse d'une tortue ; c'est-à-dire de faire *bravement quatorze lieues en quinze jours*, de sorte que je suis condamnée à rester chez moi ou dans les environs, tout au plus à deux ou trois rues de là, ou aux Tuileries où je me campe sur une chaise, en arrivant, pour prendre l'air, y regarder les passants et m'ennuyer de mon oisiveté ; c'est une vilaine vie que cela, mon amie, en la comparant ou même sans la comparer à notre vie passée..... Qu'y faire ? souffrir et puis mourir !... la belle chute !.... A la vérité ma tendre amie, avec des amis comme vous et ce bon compagnon de votre vie, il est possible de prendre son mal en patience. Vous êtes si bons ! aussi ne me ferai-je pas de faute de votre obligeance ! Par exemple j'en vais user encore pour vous prier d'engager cet autre bon, ce M. Vigier, d'accélérer le départ de cette Clémentine dont la charge devient de plus en plus pénible pour moi, qui comme vous savez n'ai pas besoin d'avoir des *subrecots*, et ajouter à ma dépense ; engagez donc ce brave homme, non pas à me donner de l'argent, mais à la faire partir pour m'en épargner, ainsi que beaucoup d'embarras, etc., etc., etc. Comme cette Clémentine n'est pas à Paris, que je l'ai à ma campagne, auprès d'amis auxquels elle cause de l'embarras, quoique je paye sa dépense, et que ne les ayant

priés de s'en charger que momentanément, ils trouvent le temps bien long, et ce n'est qu'en raison de l'état de maladie où je me trouve et par grande considération pour moi qu'ils ont bien voulu la prendre en raison de cet éloignement; il faudrait que l'ami Vigier eût la complaisance de me prévenir trois jours d'avance, afin d'avoir le temps de la faire revenir ici à point nommé. Oh! ma bonne, bonne amie, je me recommande à vous pour cet objet, ne me négligez pas auprès de M. Vigier...

Je comptais aller à ma campagne incessamment, mais mes Esculapes en ont autrement ordonné; ils disent que je ne suis pas encore en état de soutenir la voiture, et surtout la voiture publique, sans grand inconvénient et puis il n'y aurait qu'à survenir..... ..... comment faire pour se procurer de prompts secours et revenir. De sorte que me voilà restée là encore, Dieu sait pour combien de temps!

J'ai reçu une lettre de l'ami, du bel ange, de votre constant adorateur, de mon Constant, mon bon fils, notre hussard en un mot, qui m'annonce qu'il sera à mon cou, à vos pieds, du 10 au 15 de ce mois, que je le rappelle à votre souvenir, que je lui ménage vos bontés, qu'il ira vous témoigner les sentiments de toute sa reconnaissance pour tous vos bons soins envers moi, etc., etc., etc. Attendez vous donc à le voir, ma chère amie, et à recevoir des remerciements sans nombre.

Je vous ai déjà fait dire de faire enlever votre meuble de Perse qui est chez moi et qui va me gêner si vous le laissez plus long-temps, parceque je vais être obligée de mettre un lit pour coucher l'enfant dans la pièce où il est, sans quoi je n'aurais pas où le coucher , et il n'est pas assez petit pour me permettre de le mettre dans mon lit, non pas qu'il en adviendrait ni pis ni mieux, mais *le monde, chère Agnès, est une étrange chose !*

Adieu, bonne amie, ne soyez donc pas si long-temps sans venir ou me donner de vos nouvelles. Surtout voyez l'ami Vigier..... je suis pressée de jouir..... ce n'est pas d'argent, il m'en donnera quand il pourra.

Adieu, je vous embrasse comme je vous aime, et Dieu sait que je vous aime plus tendrement qu'on n'a jamais aimé

SOPHIE ARNOULD. »

—

XLI.

(A MADAME BELLANGER.)

« Paris, 8 fructidor an 9 (26 août 1801).

» Mais que devenez-vous donc, bons amis, que je n'entends plus parler de vous? Si j'avais des jambes, au moins, ou les moyens d'y obvier, moi, je courrais après vous. Venez donc me voir, vous, mon aimable amie. J'ai tout plein, tout plein de choses à vous dire. D'abord attendez-vous à ne pas me retrouver où vous m'avez laissée, c'est-à-dire dans ce grand appartement du premier, maison d'Angivilliers. Je suis à l'étage au-dessous, c'est-à-dire aux entre-sol, n° 11, toujours par le même escalier. Je vous dirai le pourquoi de tout cela et les motifs, etc., etc. Le-

local est plus petit, moins dispendieux à habiter, partant plus convenable à ma détresse actuelle. Voilà une de mes raisons ; l'autre, ou les autres, tiennent au plaisir d'obliger une femme aimable, et faite pour illustrer son nom par ses talents, c'est madame Benoist. Elle est jeune, aimable, spirituelle ; elle est mère de famille et femme de talent. Je vous dirai le reste verbalement, etc., etc., etc.

Cet appartement, que j'occupe présentement, étant beaucoup plus petit que le précédent, il faut que vous me fassiez le plaisir de me débarrasser de ce meuble de Perse, que nous étions convenus déjà de faire porter à votre campagne, et ni vous ni moi n'aurons à nous occuper à le remplacer, parce qu'une demi-douzaine de chaises de paille en feront l'affaire aujourd'hui..... Ce qui m'embarrasse bien davantage, c'est cette Clémentine, que l'ami Vigier ne s'empresse guère de me débarrasser. Je vous prie, mes bons amis, d'engager, de presser le vôtre de me tenir sa promesse le plus tôt possible. Si M. Vigier n'a point d'argent à me donner, il ne m'en donnera pas; mais qu'il ait la bonté, au moins, de m'épargner celui que je dépense journellement pour cette petite fille, qui ne laisse pas d'augmenter mes charges dans la position si gênée où je suis. C'est une pension qu'il faut avoir de quoi payer tous les mois ; c'est l'entretien, qui ne laisse pas que d'être considérable en raison de son peu de soin, de pro-

preté, d'arrangement, etc., etc., etc. Voyez donc, mes bons amis, à avoir un peu de pitié pour votre pauvre

SOPHIE ARNOULD.

Un mot de réponse, ne fût-ce que pour me dire où vous êtes, ce que vous faites et comment vont vos santés.

P. S. Mille amitiés de ma part à votre aimable voisine, Mme de Breteuil.

J'attends son *constant* adorateur, notre brave hussard. Il se fait une grande fête d'aller vous baiser les mains aussitôt qu'il sera dans la bonne ville de Paris. Ville n'est plus le mot, c'est commune. Eh bien ! va pour commune. Mais il ira chez vous, qui êtes des amis qui ne sont pas des *communs.* »

—

XLII.

(A MADAME BELLANGER.)

« Paris, ce 15 brumaire an 10 (6 novembre 1801).

» Bonjour, ma sensible et spirituelle amie ; comment vous va ? Comment se porte ce bon compagnon de votre vie, mon éternel ami, celui que je n'oublierai que lorsque je disparaîtrai de ce monde pour aller dans celui où l'on dit que l'on est insensible. Vous ne savez peut-être pas, mes amis, que depuis quinze jours environ, me voilà encore, comme Job, sur mon fumier, et à souffrir comme une malheureuse, quoique mes Esculapes soient enchantés

des miracles qu'ils ont opérés sur mes maux. Moi, je trouve que ces messieurs sont faciles à enchanter. Vous voyez, mes amis, ils chantent leur victoire, tandis que je crie mes maux. Ainsi va la vie du monde. C'est comme la paix générale : j'y prends grande part assurément, mais elle ne m'empêche pas de crier misère, car je ne puis arracher le sou d'aucun côté, ni le ministre Chaptal, ni l'administrateur Cellerier, il n'est pas possible d'en rien tirer. Je veux bien croire que, dans ce moment, ils n'ont pas d'argent à remuer à la pelle; mais je crois que leur cœur, leur âme, leurs bons sentiments sont encore plus secs que leurs coffres-forts. Ah! mon Dieu! que l'espèce humaine est une vilaine engeance! que tous ces mirmidons-là sont de drôles de polichinelles quand ils sont sur des tréteaux qui les élèvent un peu plus haut que les autres!..... Je parie que ces sots-là se croient des personnages à jouer un rôle, quand ils ne jouent que la farce, et quelle farce encore!..... Heureusement pour nous qu'ils n'y restent guère, car on dit que le Ch..... branle au manche. C'est comme à cet Institut. Voilà comme on y sert bien les gens à talent, et encore, dans la nouvelle organisation que l'on fait dans l'administration des bâtiments, comme ils pensent bien à toi! Voilà Gondouin qui aura les mêmes destinées à remplacer les artistes au lieu du Louvre. Raymond garde le Louvre; on a nommé Brongniart je ne sais plus où,

et ce n'est même qu'à son refus que Gondouin a été nommé pour le collége des Quatre-Nations. Il y a la Sorbonne aussi qui y est jointe. J'espère que l'hôtel d'Angivilliers ne sera plus regardé comme faisant partie du Louvre autrement que pour y loger les artistes, car je craindrais qu'on ne me renvoie par delà les ponts. Enfin moi je suis donc toujours à la chambre et au lit. Ainsi, mes amis, quand votre temps vous le permettra, venez donc voir votre pauvre souffrante amie

SOPHIE ARNOULD.

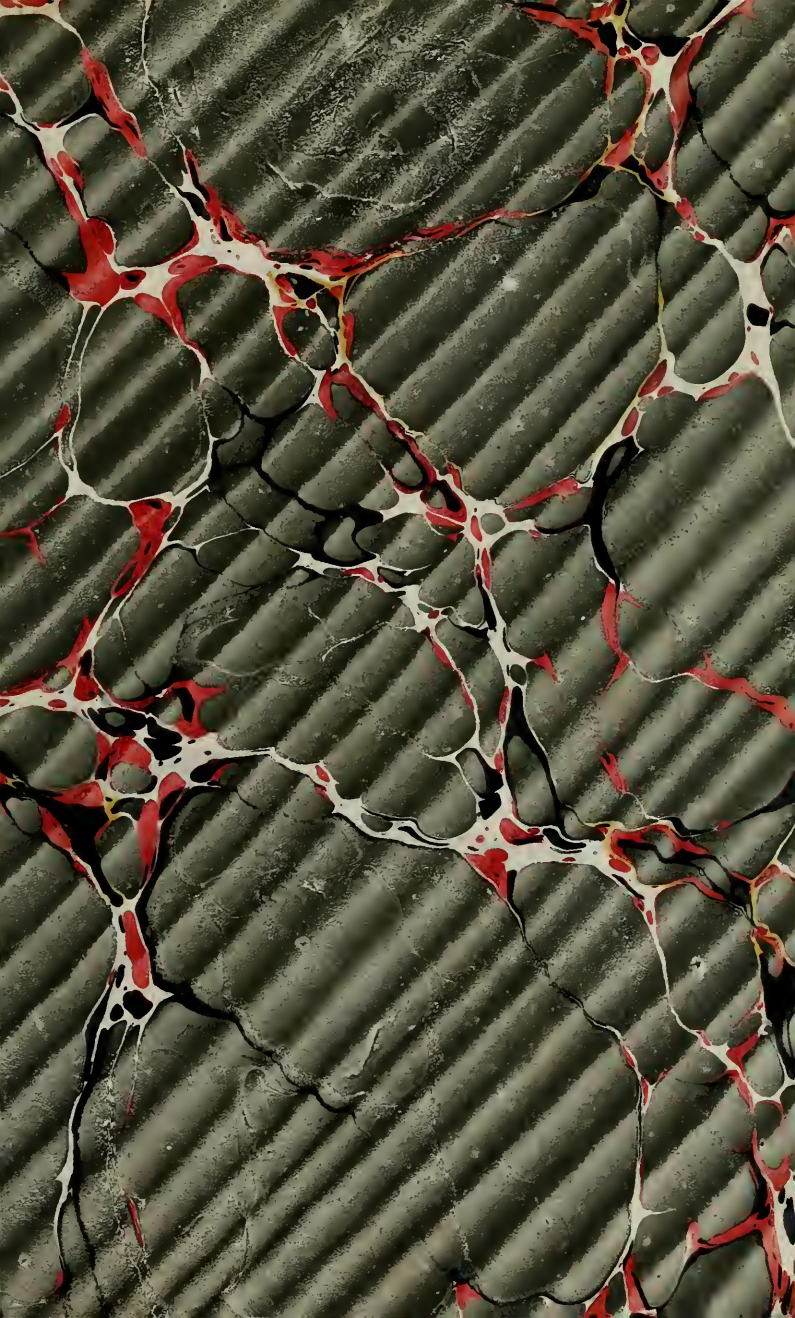
P. S. Que fait l'ami Vigier? Je n'ai pas entendu parler de lui depuis le départ de la belle Clémentine, et pourtant il m'avait promis de venir me voir, et je désire bien qu'il me tienne parole, puisque je ne puis l'aller trouver faute de jambes et de santé.

Ah! combien il va avoir d'amis qui réclameront sa bienveillance pour le 18 brumaire. Que je le plains, ainsi que Mme Félix, au souvenir desquels je vous prie de me rappeler.

XLIII.

La mort venait. Elles meurent ces femmes qui ont tant vécu ! « *Souffrir, mourir,* » — c'est un triste mot de ses dernières lettres. La maladie marchait. Le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois promettait le pardon à la Madeleine. La Madeleine mourut.

Elle mourut le 30 vendémiaire an XI (22 octobre 1802).

Elle fut enterrée sans bruit, presque sans amis, cette Sophie qui jadis.....

FIN.